71e ANNEE (8e Série) N° 38 21 SEPTEMBRE 1961

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. Le Portugal et l'Angola, 545. — II. Regards sur le Kenya, 546. — III. Les Martyrs de l'Ouganda, 547. — IV. La persécution au Soudan, 549. — V. Menaces sur l'Algérie chrétienne, 550. — VI. Le cardinal Lavigerie, 551. — VII. L'art rupestre en Afrique, 552. — VIII. Derrière le rideau de fer, 554. — IX. L'Eglise en Grèce, 555. — X. Anciens et nouveaux Australiens, 556. — XI. Réveil des sectes religieuses en U.R.S.S., 557.

Liturgie. — Consultations rubricales : Dans quelles circonstances peut-on dire une messe différente de celle indiquée par l'ordo local, 559. — Quelques cas de messes votives, 559. — Le Petit Office et les nouvelles rubriques ; « Benedicite » durant les trois jours saints ; le Rosaire, 559.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : J. Frisque, *O. Cullmann : Une théologie de l'histoire du salut,* 560.

PREDICATION

Solennité du Rosaire. — (19e Dimanche après la Pentecôte) : Piété hiérarchisée et médiation de Marie, 281.

Paroles des Pères. — 19e Dimanche après la Pentecôte. (Clément d'Alexandrie) : Invités à la prière, 283.

Apôtres et Témoins. — Saint Jean de Brébeuf : Aux origines chrétiennes du Canada, 284.

Journée de Catéchisme. — Le Catéchisme, la Famille, la Paroisse, 285.

Enseignements Pontificaux. — La paix du Christ, 288.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
PUBLICITÉ EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

ABONNEMENTS		France	Étranger
	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication .	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy

AVIS DE TRAITES

Plusieurs abonnements ne nous ont pas encore été payés. Deux rappels ont déjà été envoyés.

En octobre, nous allons être obligés d'envoyer des traites et les frais sont élevés.

Chers abonnés, hâtez-vous donc de vous mettre en règle... Merci !

PETIT COURRIER

Q. — L'*Ami du Clergé* pourrait-il m'indiquer une bibliographie un peu exhaustive sur l'Epître aux Hébreux, exégèse et spiritualité ?

R. — Consultez C. Spicq, O. P., *L'Epître aux Hébreux,* 2 vol. in-8 de 445 p. et 457 p., 24 NF. chacun ; à la fin du t. I, vous aurez une bibliographie importante (p. 379-411) qui vous indiquera les ouvrages que vous pourrez chercher.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer quelques ouvrages sérieux sur la *graphologie ?*

R. — Herbert Hertz, *La Graphologie,* 120 p., coll. « Que sais-je ? » Pres. Univ. de Fr., 1947 ; — R. de Saint-Laurent, *La Graphologie,* in-8, 128 p. Avignon, Aubanel, 1948 ; — Dr H. Callevaert, *Graphologie et psychologie de l'écriture,* in-8, 168 p. + 30 planches h.-t. Louvain, E. Nauwelaerts, 1954. Vous trouverez dans ces ouvrages les indications essentielles et une bibliographie.

Q. — A quelles éditions peut-on trouver les ouvrages de l'Abbé Breuil, le célèbre préhistorien, récemment décédé ?

R. — Abbé Henri Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du renne.* In-4, 62,00 NF. Montignac (Dordogne), Centre d'études et de documentation préhistorique, 1952 ; — *Les roches peintes d'Afrique Australe,* 26 p. (21 × 27), 6 pl. h.-t., « Mémoires de l'Académie des Inscrp. et Belles-Lettres », tome 44, C. Klincksieck, 1955 ; — H. Breuil et H. Lhote, *Les roches peintes du Tassili-n-Ajjer* (21 × 27), 154 p., 18 NF. Arts et métiers graphiques, 1951 ; — H. Breuil, L. Barral et H. Octobon, *Bois de cervidés travaillés...* (Bull. du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco) (16 × 25), 260 p., 24,75 NF. N. Boubée, 1955 ; — H. Breuil et R. Lantier, *Les hommes de la pierre ancienne, paléolithique et mésolithique,* in-8, 368 p. Payot, 1959 ; — H. Breuil et G. Zbyszewski, *Contribution à l'étude des industries paléolithiques du Portugal et de leurs rapports avec la géologie du Quaternaire,* 2 vol. in-8, 374 et 678 p. + 207 pl. et 8 fig., Office des Edit. Universitaires, 1951 ; — H. Breuil, *Les peintures rupestres schématiques de la Péninsule ibérique,* 4 vol. in-8, Droz, 1938 , — *Œuvres d'art magdaléniennes de Laugerie Basse* (Dordogne), in-8, 32 p. Hermann, 1937 ; — H. Breuil et H. Obermaier, *La caverne d'Altamira, à Santillana del Mar,* Madrid, 1937 ; — H. B. et H. Begouen, *Les cavernes du Volp...,* 128 p. + 32 pl., 40. NF. Arts et Métiers graph., 1959 ; — H. B. et Miss E. Boyle, *Quelques dolmens ornés du Morbihan,* 148 p., 24 NF., P.U.F., 1960 ; — H. B., A. Glory, etc., *Os spongieux du moustérien au Castillo...,* in-8, 16 p. Maloine, 1958 ; — H. B., L.-R. Nougier, R. Romain, *Le glissoir aux ours de la grotte de la Vache à Alliat,* Soc. préhist. de l'Ariège, 78 p., Toulouse, Privat, 1958.

Les premières œuvres, pour la plupart des plaquettes de 3 à 10 ou 30 p., ont paru chez E. Leroux de 1900 à 1920 ; demandez-en la liste et l'état de ce qui est disponible. L'abbé Breuil a publié près de 300 articles dans diverses revues de préhistoire.

Q. — J'ai recours aux lumières de l'*Ami* pour me fournir une bibliographie des meilleurs auteurs sur la vie religieuse *contemplative.*

R. — Pour une première initiation, voyez : J. Canu, *Les ordres religieux masculins,* collect. « Je sais - Je crois », Fayard, 1959 ; — R. Cluny, *Sous la règle de Dieu,* La Table Ronde, 1952 ; — A. Frossard, *Le sel de la terre,* Fayard, 1952.

Abordables après une certaine préparation : L. Bouyer, *Le sens de la vie monastique,* Brépols à Turnhout, 1951 ; — Th. Merton, *La vie silencieuse* et *Semences de contemplation,* 2 vol. Edit. du Seuil, 1957, 1952.

La bibliographie donnée par ces ouvrages permettra, éventuellement, une recherche plus approfondie.

P. 242. — Y a-t-il un saint *Clovis ?* — Clovis = Lovis = *Louis.*

Le mot germanique Hlodo-wig aurait donné : Clodovaeus, Clovis, Cloud, Ludwig, Louis, Loïs.

RETRAITES SACERDOTALES

Lisieux : Ermitage Ste-Thérèse

Deux retraites sacerdotales sont organisées en cette fin d'année :

9-10 octobre, par le R. P. Chopin, Supérieur des Missionnaires de la Plaine (Luçon).

13-18 novembre, par le R. P. Puaud, Supérieur des Chapelains de Lisieux.

Retraite de cinq jours : 17-22 décembre, par les PP. Puaud et Blanchard.

Se faire inscrire à l'Ermitage, 25, rue du Carmel, Lisieux (Tél. 2.97).

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

Vient de paraître :

Pierre JOUNEL

PROCESSIONNAL DE LA MESSE

Psalmodie des Processions d'Entrée, d'Offrande et de Communion pour les Dimanches et Fêtes

Le premier but de l'ouvrage a été de restituer à chaque formulaire sa plénitude littéraire et liturgique, d'aider à saisir les raisons du choix de tel psaume pour telle fête, d'éclairer le sens de l'antienne conservée dans le missel en la replaçant dans son contexte. Aussi, l'auteur a apporté le plus grand soin à la rédaction des courtes notices qui introduisent chaque Psaume. Puissent-elles aider par delà la célébration elle-même à la méditation liturgique du Psautier.

N° 712 – 11 1/2 x 18 cm – 712 pages sur papier mince.
Broché : **19** NF + t. l. – Relié linson sous jaquette : **24** NF + t. l.

DESCLEE & Cie

DISQUES

Le plus grand choix de disques religieux et de films-fixes

Nouveautés :

CHANTE TON SEIGNEUR. Hymnes et prières par la Schola des pères du St-Esprit de Chevilly et la Chorale Elisabeth Brasseur. Dir. : R. P. Lucien DEISS. Orgue : M. C. ALAIN. (30 cm., 33 t. Art. S.M. 33.89).

MESSA NOSTRALE IN SERMANO (Corse). Par la chorale « A Mannella ». Direction : J. LUCIANI. (25 cm., 33 t., St. Ricordi 25 S 026).

RESONANCES. Chansons d'ici et d'ailleurs. Par la Chorale des « Résonances ». Direction : L. LIEBARD. (25 cm., 33 t. Art. S. M. 33.88).

SCHUBERT. Symphonie inachevée. — **WAGNER.** La Chevauchée des Walkyries. — **LISZT.** Les Préludes. — Orch. National de la R.T.F. et Orch. de la Société des Concerts du Conservatoire. Dir. : Edouard LINDENBERG. (30 cm., 33 t. Odéon — Gde Diffusion XOC 805. — **Prix net exceptionnel : 9 NF. 95**).

Conditions exceptionnelles à MM. les Ecclésiastiques

Expédition Province par retour — Abonnement gratuit à « Disques-Informations »

19, RADIO PYGMALION boulevard de Sébastopol — Tél. : CEN. 17-33 — Mº : CHATELET

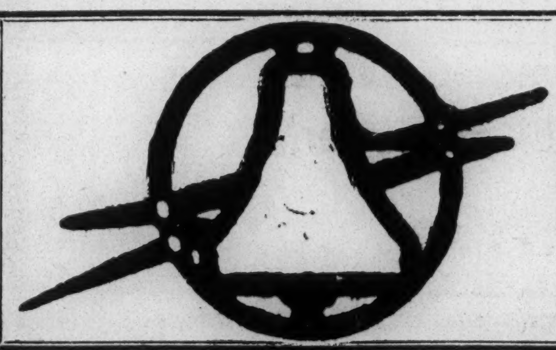
L'OFFICE GENERAL DU LIVRE

14 bis, rue Jean Ferrandi — PARIS-6

est toujours en mesure d'expédier dans le monde entier tous les **LIVRES FRANÇAIS ET ETRANGERS**, la musique religieuse et profane, les disques et les films.

Nous payons, pour nos Clients, les abonnements aux publications françaises et étrangères.

Ainsi, nos Correspondants : SEMINAIRES, INSTITUTIONS, BIBLIOTHEQUES, ECOLES et CLIENTELE PARTICULIERE, peuvent grouper chez nous tous leurs achats, ce qui représente une notable économie de frais de correspondance et autres, en même temps que la grande commodité de n'avoir qu'un seul fournisseur, soucieux de leurs intérêts.



Sonneries Electriques de Cloches

BACH, Ingénieur Constructeur
METZ, Rue Saint-Symphorien
TOUTES LES SONNERIES
automatiques et horaires
— — Angélus — —
Volée - Tintement - Glas

HARMONIUMS
NEUFS ET D'OCCASION EN TOUTES MARQUES
LABROUSSE
Achat - Echange - Location
33, Rue de Rivoli, PARIS-4.

LIBRAIRIE BERCHE & PAGIS
69, rue de Rennes, PARIS-VIe
ACHAT DE BIBLIOTHEQUES et D'OUVRAGES RELIGIEUX

Les célèbres
GROTTES DE BETHARRAM
ont
une renommée mondiale
•
Elles sont situées entre les Sanctuaires de LOURDES et les Sanctuaires de Bétharram

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 38. — 21 Sept. 1961

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le Portugal et l'Angola. — II. Regards sur le Kenya. — III. Les Martyrs de l'Ouganda. — IV. La persécution au Soudan. — V. Menaces sur l'Algérie chrétienne. — VI. Le Cardinal Lavigerie. — VII. L'Art rupestre en Afrique. — VIII. Derrière le rideau de fer. — IX. L'Eglise en Grèce. — X. Anciens et nouveaux Australiens. — XI. Réveil des Sectes religieuses en U.R.S.S.

I
Le Portugal et l'Angola

Il est souvent question de l'Angola, depuis quelque temps. Ce nom évoque l'un des problèmes les plus aigus de l'heure. Dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1961, c'est Michel Déon qui nous en parle. Il rappelle l'étrange aventure de Galvao s'emparant du *Santa-Maria*, dans l'intention supposée de voguer vers l'Angola et de soulever cette colonie contre le Portugal. Ce n'est pas sûr, du reste, qu'il y eût été bien accueilli.

Le Portugal ne veut pas qu'il s'agisse d'une colonie. L'Angola, dans la thèse officielle portugaise, est partie intégrante du Portugal. Ses habitants sont des Portugais, qu'ils soient d'origine européenne ou africaine. Mais les noirs ou du moins une partie d'entre eux probablement enthousiasmés par le mouvement général des peuples d'Afrique vers l'indépendance, ne veulent plus être Portugais. Il y eut à Luanda, capitale de l'Angola, des soulèvements, des massacres, une répression énergique. Le problème s'est de la sorte trouvé posé.

Le Portugal a eu la désagréable révélation d'un abandon de sa cause par les U.S.A., tandis que la France et l'Angleterre s'abstenaient dans les votes à l'O.N.U. Mais toute la région voisine du Congo, si troublé lui-même, est en proie à des flambées de terrorisme. Des massacres abominables ont été perpétrés par les noirs révoltés. Le Portugal a dû envoyer des troupes et il a réagi avec énergie. Mais comme rien ne se passe sur la terre, actuellement, sans que tout le reste de la planète prenne position pour ou contre, autour de l'Angola les jugements les plus divers se sont fait jour :

« Sur la portée de la première réaction portugaise, dit notre article, la presse occidentale a pieusement recueilli les informations de la presse marxiste. On a parlé de trente mille morts chez les insurgés, d'un véritable génocide. Evaluations parfaitement incontrôlables et purement fantaisistes. Rien ne permet de les justifier, et si, après l'attaque d'un seul poste comme celui de Mucaba, on a pu dénombrer de cinq à six cents morts rebelles sur le terrain, ce chiffre n'est pas à porter au compte des autorités portugaises, mais de celui des dirigeants de l'insurrection qui ont poussé leurs troupes à la mort la plus inutile. »

En fait, il a fallu évacuer une partie du pays soulevé. Deux forces y restent qui se frappent à l'aveuglette : l'armée portugaise et la rébellion. On ne fait pas de prisonniers, ni d'un côté ni de l'autre. Le trafic d'armes est intense entre le Congo et l'Angola. Les rebelles sont donc excités, encouragés, secourus, dirigés du dehors. Du côté portugais, la partie à jouer est des plus difficiles. Il s'agit, en effet, d'un territoire de près de 200.000 km², c'est-à-dire du sixième environ de tout l'Angola, qui compte plus de 1.200.000 km². Mais la région soulevée est montagneuse, couverte de forêts, et l'armée portugaise, relativement peu nombreuse, doit faire face à une lutte de guérillas et de surprises, qui peut durer longtemps.

Jusqu'à cette rébellion, le Portugal ignorait les problèmes coloniaux, car il avait, depuis toujours « intégré » ses colonies à la nation. Goa lui est resté fidèle, malgré les appels de Nehru, Timor et Macao, en Asie, le Cap-Vert, Sao Tomé, la Guinée, le Mozambique n'ont pas donné de signes d'ambition vers l'indépendance. C'est l'Angola qui ouvre l'ère des séparations possibles et cela, sûrement, sous inspiration du dehors. Le Portugal avait pratiqué depuis toujours une politique profondément humaine, dans laquelle toutes les races étaient placées sur le même pied : « pensée éminemment catholique », note Michel Déon. Mais le Portugal, si sage, si équilibré, sous la direction de Salazar, ne pouvait ignorer bien longtemps la poussée formidable qui agite les peuples. Le mot « décolonisation » a pris une valeur magique. L'Afrique du sud a cherché sa solution dans l'*apartheid*, c'est-à-dire dans le racisme. Le Portugal a choisi le parti tout contraire. Mais rien n'y fait. Le communisme international, qui pratique la colonisation à sa manière et en grand, s'applique à « décoloniser » chez les autres.

Pour l'Angola, on sait à quoi s'en tenir. Deux partis ont révélé leurs intentions à Konakry et à Léopoldville. Le premier est le M.P.L.A. (Mouvement pour la Libération de l'Angola), et le second est l'U.P.A. (Union des Peuples angolais). En apparence, il s'agit de mouvements pour l'indépendance. En fait, ce sont l'un et l'autre des mouvements marxistes, le premier sous le patronage de Sékou Touré, le second sous celui de Kasavubu. Les dirigeants en sont des agents communistes formés à Prague, Moscou et Pékin.

Le Portugal sans doute a pu commettre des négligences, analogues à celles de la plupart des

pays colonisés. Ce n'est que tout récemment qu'il s'est intéressé à l'Angola, au point que la population européenne y a passé de 50.000 à 200.000 habitants (sur un total de 2 millions). Les plantations de café se sont multipliées. En 1960, la production du café a atteint 150.000 tonnes. Il s'est créé des exploitations de 5 à 6.000 hectares. Mais la moitié de la production reste le tribut des petits propriétaires noirs ou blancs. L'extension de la capitale, Luanda, a été fabuleuse. En 15 ans, elle a perdu son cachet antique, pour prendre l'allure d'une ville ultra-moderne, avec ses gratte-ciels, ses grandes avenues, ses usines nanties des dernières techniques, sa folie de spéculation. Mais il est possible que le « boom » sur le café ait fait négliger bien des choses dans l'intérieur : construction de routes, de ponts, d'aérodromes, de ports, d'écoles.

« Le Portugais a longtemps vécu, dit Michel Déon, avec l'idée que son absence de racisme, son catholicisme, sa faculté d'adaptation aux mœurs et aux climats tropicaux, résolvaient tous les problèmes : c'était ne pas compter sur les exemples voisins, sur l'insurrection du Congo belge, et les ambitions des nouveaux chefs de la Guinée, du Mali, du Nigéria, du Ghana. »

Et l'auteur cite une brochure toute récente, œuvre d'un Portugais, Manuel Vinhas, industriel, qui étudie avec sincérité le problème angolais. A notre tour, citons cette étude :

« En toute vérité, je crois que nous avons été, selon les époques et les circonstances, presque parfaits, que nous avons établi la justice, la discipline, et la bonté dans les rapports humains. Ce qui était suffisant ne l'est déjà plus. Notre manière d'être, notre tropicalisme lusitanien, que nous n'avons appris ni sur les bancs des écoles, ni sur ceux des universités, mais qui était au fond des cœurs de nos soldats, de nos missionnaires, de nos paysans, de nos commerçants et même de nos exilés, a réalisé l'extraordinaire miracle que représente notre présence en Afrique et la possibilité de la perpétuer. »

Voilà pour le passé. Il est remarquable qu'un peuple « colonisateur » puisse se décerner un tel éloge ! Et pourtant le même auteur constate que cela ne suffit plus. Le monde entier est en pleine ébullition. Des idéologies s'affrontent d'un bout à l'autre de la planète. Des intérêts matériels s'y joignent et aggravent les oppositions.

« Non, dit Manuel Vinhas, on ne peut plus ignorer une prodigieuse et rapide évolution, malheureusement pas toujours bien orientée, on ne peut plus attendre, les yeux fermés, que les résultats positifs du passé se prolongent éternellement. Attitude facile, mais paresseuse, fausse et inutile. ...On a ignoré ou refusé de prendre conscience de l'évolution sociologique des peuples de l'Angola, surtout en ne tenant aucun compte de l'amélioration de leur niveau de vie. »

Tel est l'aveu que l'on trouve dans la brochure *Aspectos actuais de Angola* (Lisbonne, 1961).

Et Michel Déon conclut en assurant que des voix de cette sorte ne se perdent plus dans le désert au Portugal. Beaucoup d'officiers et parmi eux un certain nombre qui ont passé par l'école d'Arzew (Algérie) et qui connaissent nos expériences douloureuses d'Algérie, savent qu'il ne peut pas s'agir seulement d'une répression. Il s'agit de garder le cœur des peuples. Les pouvoirs civils et militaires ont été réunis en une seule main, celle du général Deslandes, un nom d'origine française.

Un mouvement d'union autour du président Salazar s'est manifesté. Le Portugal, mal soutenu par ses propres alliés, fait front avec courage.

« Qu'il réussisse à rétablir la paix, à surmonter ses erreurs humaines et sociales, et il aura donné à de plus grands que lui une leçon qui pourrait changer bien des choses au « sens de l'Histoire ».

II

Regards sur le Kenya

Puisque nous sommes en Afrique, ce continent si vivant à l'heure actuelle, il nous sera facile d'y rester avec nos revues. Voici d'abord une étude très colorée d'Agnès Chabrier, sous le titre *Images du Kenya,* dans la *Revue de Paris* de juillet.

Le Kenya est légèrement plus au nord que l'Angola, et il est sur la côte-est, alors que l'Angola est à l'ouest. Entre le Kenya et l'Angola, il y a cette ressemblance que les indigènes, les Mau-Mau, y ont tenté contre l'autorité britannique, un soulèvement redoutable. Entre 1952 et 1956, il y eut 11.503 terroristes tués, 2.585 faits prisonniers au combat, 26.625 arrêtés. Du côté des forces de l'ordre : 167 tués, 1.582 blessés. Tels sont du moins les chiffres officiels. Il faudrait ajouter une trentaine de civils britanniques tués, avec une sauvagerie et une cruauté qui rendaient ces crimes particulièrement odieux.

Que réclamaient les Mau-Mau ? Leur chef était Jomo Kenyatta, un intellectuel qui avait séjourné à Moscou, et étudié à Londres. Dans sa thèse de doctorat il avait exposé les réclamations de ses concitoyens. Rien de plus étonnant pour notre conscience chrétienne, ou simplement civilisée :

« le droit à la polygamie et au rapt des femmes, autant qu'à la sorcellerie et à la magie, le refus de la civilisation occidentale, la persistance des coutumes qui imposent le travail au faible, pour entretenir l'oisiveté du fort, et le retour sans condition à la sauvagerie primitive. »

L'auteur de l'article analysé atteste que

« Ici la plupart des Africains ont la nostalgie d'un mythique âge d'or, dont l'arrivée des Blancs les aurait privés. En fait, ils aspirent à revenir à leur propre forme de civilisation, dût-elle les rejeter trois mille ans en arrière. »

S'il faut prendre ces affirmations au pied de la lettre, le mouvement de décolonisation menace de devenir un mouvement de « décivilisation ».

Il nous est impossible de reproduire ici les attachantes descriptions du pays parcouru par l'auteur, la plupart du temps en taxi, avec un chauffeur italien établi depuis longtemps dans le pays. Il y a naturellement une visite à la capitale, Nairobi, ville située à deux degrés et demi seulement de l'équateur, mais qui, à 1700 mètres d'altitude, jouit quand même d'une température agréable. Ce fut jadis un simple point d'eau, qu'on appela d'abord *Martin's Camp,* du nom de l'aventurier qui s'y installa. Une ligne de chemin de fer terminée en 1904 et venant de l'Océan lui apporta une certaine prospérité. L'agglomération reprit son ancien nom, Nairobi, qui veut dire « froid ». C'est

aujourd'hui un centre de plus de 200.000 habitants. Mais malgré un Parlement plein d'élégance et quelques artères bien tracées, la cité n'a ni charme ni grandeur. D'importantes constructions modernes aux allures de gratte-ciel y voisinent avec des terrains vagues et des chaussées défoncées. La population est très variée. Il y a naturellement des noirs, de la tribu des Kikouyous, dont les Mau-Mau étaient tous membres. Mais il y a aussi, outre un petit nombre d'Européens, une grande quantité d'Indiens. On estime leur total à 200.000 dont 70.000 à Nairobi. Et ce sont eux qui détiennent la richesse du pays. Beaucoup de Blancs sont même leurs débiteurs.

« Les Indiens, dit le texte, sont les maîtres de demain. Les Noirs auront de bonnes raisons de regretter les Britanniques, quand les Tom M'Boya, les docteurs Kiano et autres « nationalistes » auront réussi à les chasser d'un pays qu'ils ont créé de rien. »

De Nairobi à Amboseli, situé tout au sud, le voyage est du plus haut pittoresque. On croise, sur la route carrossable, des troupeaux d'antilopes de plusieurs espèces, des zèbres, des bêtes sauvages aux noms inconnus de nous, voire des autruches. Plus loin, les voyageurs rencontrent des girafes aux « yeux de velours, cernés de noir ». Quand la brume se dégage, on aperçoit avec stupéfaction une montagne formidable, au sommet toujours blanc de neige : le Kilimandjaro dont les deux sommets principaux atteignent 5.355 et 6.010 mètres d'altitude. Et les animaux de brousse continuent à se montrer en toute confiance. Près d'Amboseli, un éléphant s'engage dans le chemin.

« Superbe et lent, il passe à cinq mètres de nous. Deux autres le suivent. Il émane de leur gigantesque présence, cette sorte d'aimable tranquillité que donne la puissance. »

Plus tard, les visiteurs peuvent admirer des lions et des lionnes, et aussi des rhinocéros. Un Américain, qui faisait partie du voyage, demandait à chaque rencontre d'arrêter pour qu'il pût photographier les animaux aperçus. Il put de la sorte photographier sous tous les angles

« huit rhinocéros, un lion mâle qui digérait une proie trop volumineuse, quarante éléphants, ...des babouins, des élans, des girafes, des waterbucks (?), et des antilopes en grand nombre. Auprès des mares où se reposent les oiseaux-migrateurs, les arbustes ploient sous de gros marabouts. Des vautours gris, des vautours blancs tournoient dans le ciel clair en quête de nourriture. »

L'une des parties les plus intéressantes de l'article est le récit de la visite faite par l'auteur à la vaste propriété d'un lord anglais, établi au Kenya. Le lord vit là, dans un confort du plus pur écossais, avec les siens ; et sa femme explique :

« Mon mari a bâti les murs de la maison. Nous avons eu la chance de posséder une carrière. J'ai ramené ces meubles et ces soies d'Angleterre et de France. Je suis les ventes avec passion. Si l'on me parle d'un tapis, je n'hésite pas à faire le voyage de Zanzibar pour l'acheter. »

Mais voici le lord en personne qui arrive.

« Les flamants roses, dit-il, sont revenus. J'arrivais à Nakuru quand je les ai vus passer : le ciel était rose. On n'entendait plus que le bruit de leurs ailes. -- Sont-ils nombreux ? — Plusieurs centaines de mille, un million peut-être. Demain matin, nous vous conduirons au bord du lac Nakuru. Il fera beau comme il faisait beau ce matin. A midi le temps se gâte. La pluie presque quotidienne est la bénédiction de nos jardins et de nos pâturages. »

Nous apprenons plus loin que la propriété a 15.000 hectares, l'étendue de l'île Jersey. On y emploie 150 travailleurs, sans parler des femmes et des enfants. Et le domaine nourrit une dizaine de mille têtes de bétail. Ce sont les indigènes — des Massaï — qui les soignent. Et le rôle du propriétaire est le suivant :

« Ma femme et moi, dit le lord, partageons avec notre gérant écossais la tâche la plus lourde : surveiller les hommes et le cheptel, les puits, le bain désinfectant où les dix mille têtes de bétail doivent être plongées chaque semaine ; l'exploitation de la carrière, la bonne marche du groupe électrogène, contrôler le travail des bergers, désigner les bœufs pour la vente, et prévoir les croisements. Panthères et pythons font de constants dégâts. En se frottant aux troupeaux, les zèbres les infectent de tiques, porteuses de germes mortels. L'Afrique guette les intrus que nous sommes ; à la moindre défaillance, le continent noir nous écrase, l'œuvre est abolie. »

A noter que les serpents pullulent dans la région : pythons, cobras, mambas noirs, aspics et serpents à sonnette. Aussi recommande-t-on : ne laissez pas vos fenêtres ouvertes !

Avant de partir, la visiteuse peut voir un python qui a été tué par les noirs de la propriété. Il a six mètres de long, il est noir et taché de jaune. On dirait un tuyau de caoutchouc crevé en plusieurs endroits.

Dans une autre direction, la voyageuse visite une installation dirigée par un Français. Cette fois, ce n'est pas un élevage de bétail, mais une immense plantation de café, de sisal et d'ananas. Ces derniers sont de valeur médiocre, mais le café est excellent. Ce fut un missionnaire français — un Père blanc sans doute — qui eut l'idée le premier de planter du café au Kenya ; il est devenu la richesse principale du pays.

L'avenir du Kenya a été discuté à Londres en janvier 1960 ; son indépendance a été admise. Les droits des Européens établis là depuis des années sont garantis de la façon la plus incertaine ! Ils sont 65.000. Les Indiens, on l'a dit, sont 200.000. L'avenir est à eux.

III

Les Martyrs de l'Ouganda

Du Kenya à l'Ouganda, au moins sur la carte, le chemin n'est pas long. Il suffit de pousser vers le nord-ouest. On se trouve ainsi en plein centre africain. Cette fois, ce qui nous invite dans cette direction c'est un article signé G. C. dans l'*Osservatore romano* (édit. française) du 30 juin, sous le titre : *Les Martyrs de l'Ouganda et l'Afrique nouvelle.*

Rien de plus sublime que le martyre de ces jeunes chrétiens de la veille, exécutés, il y a 75 ans, le 3 juin 1886. Ils étaient autour de 150, croit-on, mais les enquêtes officielles en vue de la béatification n'ont pu en identifier que 22. Ils furent béatifiés, le 6 juin 1920, par le pape Be-

noît XV. Quand on connut mieux leur vie et leur mort, on fut stupéfait de leur courage, de leur foi, de leur héroïsme. Ils avaient écrit une page digne des plus beaux temps de la primitive Eglise. Le 22 juin 1934, Pie XI proclamait *Charles Lwanga* — prononcer *Louanga* — Patron de la Jeunesse africaine. Un peu plus tard, le même Lwanga — le saint Laurent ougandais, brûlé vif lui aussi — était proclamé par Pie XII, « Patron de toute l'Action catholique africaine ».

Et voici que de toutes les parties de l'Afrique chrétienne arrivent à Rome des suppliques pour la reprise de la cause des martyrs de l'Ouganda, afin de la conduire jusqu'à la canonisation. Ce sont, comme il convient, les évêques africains qui sont en tête du mouvement. Dans tous les diocèses africains on prie pour cette cause et 95 lettres d'évêques, vicaires apostoliques, préfets apostoliques, sont parvenues au Saint-Père, à cette intention. Le délégué apostolique pour l'Afrique occidentale, Mgr Maury écrit à son tour, résumant les vœux de tous :

« A l'heure où l'Afrique construit son avenir, les catholiques de cette terre ont besoin de consolider leur foi. La canonisation du B. Charles Lwanga, surtout si ses vingt-et-un compagnons viennent partager sa gloire, sera pour tous les catholiques africains une pressante et émouvante invitation à s'inspirer de leur exemple, et à pratiquer leur vertu. »

Du Congo ex-belge, livré à de si terribles tiraillements, aussi bien dans le domaine religieux que dans le domaine politique, des accents plus angoissés encore sont parvenus.

En tête des signataires de ces lettres figure évidemment le cardinal Rugambwa, évêque de Boukoba.

Rappelons à grands traits les faits essentiels [1] En 1878, les premiers missionnaires, des Pères Blancs récemment fondés par Mgr Lavigerie, firent leur entrée en Ouganda et au Tanganyika. Le voyage, à cette date, demandait de longs mois, il ne s'acheva qu'en 1879. Le roi du lieu, Mtésa, fit aux Pères un bon accueil. Mais il était aussi aisé de perdre ses bonnes grâces ou celles de ses successeurs, que de la gagner. Dès que les missionnaires eurent appris suffisamment la langue, ils se mirent à prêcher. Les conversions furent nombreuses et ferventes. Sous le successeur de Mtésa, le roi Mwanga, la situation devint inquiétante. Le principal ministre de ce roi avait embrassé l'Islam et il était violemment hostile au christianisme. Les meilleurs des chrétiens faisaient partie des pages royaux. Quand le roi essaya de les faire apostasier, ils résistèrent calmement mais invinciblement. Le récit de leur martyre enthousiasmait le cardinal Lavigerie au point qu'il ne pouvait le comparer qu'aux martyrs de la Carthage antique. Même simplicité, même vaillance surhumaine.

Et voici les noms de ces martyrs dont on remarquera le jeune âge :

Furent brûlés vifs : Charles Lwanga, 20 ans ; Bruno Serounkouma, 26 ans ; Jacques Bouzaballiavo, 20 ans ; Kizito, 13 ans, le benjamin du groupe ; Ambroise Kibouka, 18 ans ; Gyavira, 17 ans ; Achille Kivanouka, 17 ans ; Adolphe Moukasa Loudigo, 25 ans ; Moukasa Kiriwawanvu, 28 ans ; Anatole Kirigwajo, 16 ans ; Mgaba Tuzinde, 16 ans ; Luc Banabakintou, 35 ans.

Furent percés par la lance : Denis Sebougwawo, 16 ans, tué par le roi personnellement ; Gonzague Gonza, 18 ans ; Noé Mawaggali, 30 ans ; Pontien Ngondwe.

Furent décapités : André Kaggwa, 30 ans et Joseph Moukasa Balikouddembe, 26 ans.

Furent torturés et déchirés : Mathias Mouloumba, 50 ans, et Athanase Badzekouketta, 18 ans.

Le vingt-deuxième martyr, Jean-Marie Mouzei fut exécuté secrètement et l'on ignore quel fut son genre de mort.

Si le B. Charles Lwanga est placé en tête de cette glorieuse cohorte, c'est qu'en fait, il était le chef des pages, le plus ardent et le plus instruit des chrétiens. Dans sa prison et alors qu'il était déjà condamné à mort, il réussit à convaincre cinq de ses amis venus lui faire leurs adieux et à les baptiser ! Le bourreau, Senkolé, avait demandé comme une faveur de l'exécuter. En attisant le feu qui allait consumer le corps de la victime, il lui dit ironiquement :

« Courage, jeune homme, ton Dieu va venir et te sortir du brasier. »

Et Lwanga de répondre calmement :

« Pauvre insensé, tu ne sais pas ce que tu dis : en ce moment, c'est de l'eau que tu verses sur mon corps ; mais, pour toi, ce Dieu que tu insultes a préparé un véritable feu, dans lequel il te plongera. »

Le supplice le plus atroce fut cependant celui de Mathias Mouloumba, 50 ans. Il fut horriblement torturé, coupé en morceaux, puis, quand on le crut mort, laissé parmi des roseaux. Mais il vécut encore trois jours entiers. Des esclaves venus ramasser des roseaux entendirent un gémissement et s'approchèrent de lui. Mouloumba expirant murmura : « J'ai soif ! » Mais les esclaves épouvantés devant cet homme mutilé, s'enfuirent sans lui donner à boire. Lentement, parmi les roseaux, il acheva de mourir !

Tous ces détails furent recueillis par le Père Lourdel [2], des Pères Blancs, qui était sur place et que le roi n'osa frapper, par crainte de représailles des blancs. Nous ne citons ici que de très courts aperçus de son rapport à Mgr Lavigerie.

Trait presque incroyable, le chef des bourreaux, le vieux Mkadjanga, eut l'horrible surprise de trouver parmi ceux qu'il devait exécuter son propre fils, Mbaga. En vain essaya-t-il de le sauver en le faisant apostasier. En vain voulut-il au moins le cacher dans sa maison. Le jeune homme avec un courage incroyable lui répondit :

— « Père, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi ; il t'a ordonné de me tuer ; si tu

[1] Une nouvelle biographie des martyrs, en français et en anglais, est impatiemment attendue. Qu'il nous soit permis de renvoyer à notre *Lavigerie*, publié en ce moment même à la maison France-Empire, 68, rue J.-J. Rousseau, Paris. Un chapitre entier y est consacré à la première évangélisation de l'Ouganda et au drame des jeunes martyrs de 1886.

[2] Voir P. de Cussac, *L'apôtre de l'Ouganda : le Père Lourdel*, in-8, 286 p. Toulouse. Apost. de la Prière, 1947.

ne me tuais pas, sa colère retomberait sur toi. Je veux te l'épargner. Je sais pourquoi je meurs, c'est pour la foi. Père, tue-moi ! »

Bien rarement on aura vu, dans l'histoire des martyrs chrétiens, des exemples aussi prodigieux. Aucun chrétien ne devrait ignorer cette merveille : les martyrs de l'Ouganda.

IV

La persécution au Soudan

Du Kenya et de l'Ouganda, où nous venons de passer, nous remontons vers le nord, en direction de l'Egypte, et le premier pays que nous rencontrons est l'immense Soudan. Le numéro entier de la revue *Vivante Afrique*, toujours brillamment illustrée, lui est consacré en juillet-août 1961. Et d'un bout à l'autre de ce numéro perce l'amertume d'une sourde persécution contre le christianisme, persécution voulue, systématique et qui entre dans le cadre général de la politique de l'Islam, comme nous le verrons, en passant du Soudan à la Tunisie et à l'Algérie.

Mais qu'est-ce que le Soudan actuellement ? Nous venons de dire : immense pays. Il n'a pas moins de 2.500.000 km², soit près de cinq fois la France. Il est vrai que sur cette étendue, il y a au nord-ouest, un désert absolu de 400.000 km², d'un seul tenant, qui constitue l'extrémité-est du Sahara. La population totale du Soudan est de 11 millions d'habitants. Du nord au sud, il mesure 2.000 km., et d'est en ouest, 1.500. La capitale est Khartoum, 90.000 habitants, au confluent du Nil bleu et du Nil blanc. A peu de distance, au nord, Khartoum-North est une ville de 45.000 hab. Mais le centre le plus populeux est Omdourman, sur la rive gauche du Nil, en aval du confluent : 130.000 hab. Autres centres importants : Port-Soudan, l'unique port sur la mer Rouge, 60.000 hab., Wad-Medani, 60.000 hab., au beau milieu de la plaine étonnamment fertile de la Gezira, entre les deux Nils. L'un des commerces les plus importants du Soudan est celui de la gomme arabique — 85 % de la production mondiale — et le centre en est El Obeild, 85.000 habitants.

Le Soudan est l'un des pays les plus chauds du monde : à Khartoum, moyenne annuelle de 29°, contre 10° à Paris. En avril-mai, on a plus de 40° à l'ombre.

Le nord qui comprend six provinces est peuplé de musulmans. Le sud n'en a que trois et il a une population païenne (animiste) ou chrétienne. On estime à 572 — recensement de 1956 — le nombre des tribus différentes qui peuplent le Soudan, et quantité de sous-tribus. Toutefois, on peut ramener à trois groupes cet ensemble : 1° les Arabes, au nord, au centre et à l'ouest, 39 % du total, tous musulmans ; 2° les Sudistes, 30 % occupant le tiers méridional du pays; 3° les Occidentaux, 13%, petites tribus de l'extrême-ouest. — Et pour compléter ce pourcentage, les Bedja, race très ancienne, confinée dans le désert qui sépare le Nil de la Mer Rouge (6 %) ; — les Nouba, dans le Soudan central, à ne pas confondre avec les Nubiens. Les Nouba forment 5 % de la population, et les Nubiens, 3 % ; — et enfin de petits groupes apparentés aux populations éthiopiennes, dans les vallées proches de l'Abyssinie.

Les ressources économiques sont avant tout l'agriculture, qui dispose de 40 millions d'hectares cultivables, mais dont un ou deux millions seulement sont exploités. La pleine du Gezira produit de 400 à 500.000 balles de coton à fibre longue. Le reste du pays, 300.000. L'Etat tire de là 60 % de ses revenus. La seconde culture est celle du sorgho, ou doura, graminée qui monte à 4 ou 5 m., et dont la farine est la base du fameux couscous. La production varie de 1 à 3 millions de tonnes, selon les années et le régime des pluies. L'arachide, la gomme arabique, les peaux, les semences de melon, le bétail achèvent ce tableau de la productivité agricole.

Il semble qu'il y ait au Soudan d'énormes réserves minérales (fer, cuivre, charbon, mica, manganèse). Mais ces ressources ne sont qu'à peine exploitées et même inventoriées. Selon le dernier recensement, 66 % de la population masculine travaille dans l'agriculture, 15 % dans l'élevage (nomadique), le reste en différents secteurs. Le revenu annuel personnel est d'environ 40.000 anciens francs en moyenne, ce qui indique un pays nettement sous-développé. Et encore faut-il faire une grande différence entre le paysan du nord et celui du sud. Ce dernier ne dépasse pas 6.000 anciens francs de revenu *par an !* Le volume total des importations du Soudan tourne autour de 40 à 60 milliards d'anciens francs.

L'instruction est très peu répandue, faute d'écoles, et le gouvernement est d'autant plus coupable de montrer de l'hostilité aux écoles missionnaires, qui pourraient lui être d'un si grand secours. Sur 3.500.000 enfants d'âge scolaire, on n'en compte que 350.000 environ qui fréquentent l'école : un sur 10 ! Au total, 95 % de la population sont analphabètes.

Mais venons-en à la question religieuse. Il y avait eu, au Soudan, 1000 ans environ de présence chrétienne, quand l'Islam détruisit tout. Ce ne fut qu'en 1848 que des missionnaires arrivèrent à Khartoum. Les débuts de l'évangélisation furent cruels. De 1852 à 1862, la plupart des missionnaires sont emportés rapidement par la « fièvre noire ». La mission est sauvée toutefois par Mgr Comboni, qui établit une bonne base au Caire, puis, en 1873, revient sur Khartoum. Tout est à refaire. Sacré évêque en 1877, Mgr Comboni, qui a fondé la Congrégation des Fils du Sacré-Cœur de Jésus (Missions africaines de Vérone), reconstitue courageusement les postes. Il meurt en 1881, juste au moment où le soulèvement dirigé par le fameux « Mahdi », fanatique agitateur musulman, vient, comme un cyclone, tout détruire de nouveau.

Après la défaite du Mahdi, en 1898, tout recommence, à partir de zéro ! Ce fut très dur, de 1900 à 1910, 12 à 15 missionnaires travaillèrent sans faire une seule conversion. En 1920, on compte 25 missionnaires et près de 2.000 chrétiens ; en 1930, 58 missionnaires, 10.000 chrétiens ; en 1950, 260 missionnaires et 100.000 chrétiens ; enfin en 1960, 251 missionnaires et 300.000 chrétiens. Mais depuis cinq ans l'épreuve a commencé. Cinq ans ! c'est la date de l'accession du Soudan à l'indépen-

dance. Ici encore, la décolonisation semble aboutir à la « décivilisation » au moins partielle. Et pourtant l'Eglise catholique avait applaudi à l'indépendance. Elle y voyait une « ère nouvelle ».

« Mais voici qu'à la suite d'une rencontre entre le roi Séoud d'Arabie, le président Nasser et autres chefs, il a été décidé d'islamiser toute l'Afrique au plus tôt. La presse arabe annonce que les ministres responsables se sont mis d'accord pour « unifier la culture et les programmes », en Egypte et au Soudan. Or, en l'occurrence, et nul ne s'y trompe, « culture » signifie « religion ».

Sans doute la persécution religieuse reste voilée. Mais elle est réelle et tenace. Il ne se passe pas de mois qu'il n'y ait des mesures vexatoires pour les chrétiens. En voici quelques-unes exposées par le *Tablet* de Londres (18 et 25 mars 1961) :

Dans le sud, nationalisation de toutes les écoles catholiques et protestantes, en 1957. — Le dimanche cesse d'être jour férié, pour les chrétiens, et on leur impose le vendredi, comme pour les musulmans. — Les gouverneurs de provinces expulsent par simple mesure administrative les missionnaires, sous les prétextes les plus futiles : en quatre ans, 21 missionnaires catholiques expulsés. — Un prêtre indigène est condamné à 12 ans de prison pour avoir aidé des étudiants à rédiger une protestation contre le remplacement du dimanche par le vendredi. — La presse islamique se livre à des attaques continuelles contre les Missions. On les appelle « le chancre du sud », « le poison du sud ». Une jeune fille qui a fui la maison paternelle pour se faire religieuse est dénoncée comme *kidnappée* par les missionnaires. Un prêtre qui est venu traiter d'affaires avec le directeur d'une école musulmane, est accusé d'avoir violé une mosquée, pour y prêcher le christianisme ! Il est condamné à une amende, à de la prison, et toutefois déclaré innocent en appel. Cela n'empêche pas la presse d'ameuter l'opinion contre l'Eglise. Conclusion du gouverneur militaire de Malakal :

« C'en est fait de la culture étrangère dans le sud... Les missionnaires ont bénéficié de l'appui du colonialisme pour répandre leur religion. Dorénavant, c'est la culture arabe islamique qui la remplacera ! »

Voilà qui est catégorique et tranchant comme le couperet de la guillotine !

V

Menaces sur l'Algérie chrétienne

Après ce que nous venons de voir au Soudan, nous ne saurions prendre à la légère les avertissements angoissés qui nous parviennent de diverses sources. Voici d'abord une feuille ronéotypée, qui a pour titre : *Une question que l'on ne veut poser : « Quelles seraient dans l'ordre religieux les conséquences de l'abandon de l'Algérie ? »*

Et exactement dans le même sens, et avec des expressions non moins énergiques, un article de Joseph Hours, dans *La France catholique* du 28 juillet, intitulé : « *L'échec de saint Augustin* » : *Le rôle des chrétiens est-il, lorsqu'on étouffe l'Eglise, de garantir par leur silence la tranquillité des bourreaux ?*

Une haute personnalité m'écrit d'autre part :

« Il faut... alerter les catholiques au sujet du drame qui se prépare. On fait tout pour qu'il y ait une Eglise du silence de plus !... »[3]

Mais revenons au premier article indiqué ci-dessus. Il est signé J. Blouet. On y trouve une véritable indignation au sujet de cette sorte d'indifférence des catholiques de France au sujet de la question religieuse en Algérie. Dans le volume sur *Lavigerie*, que nous avons cité plus haut, à propos des *Martyrs de l'Ouganda*, on trouvera les textes les plus concluants sur les vastes possibilités d'apostolat que nous avions en Algérie et dont il a été impossible de profiter, en raison de la politique lamentable de faveur pour le Coran que la France, de 1830 à nos jours, a opposée aux efforts magnifiques d'un Lavigerie et de ses fils, les Pères Blancs. En dépit de toutes les oppositions et mesquineries administratives, Lavigerie avait conquis des âmes.

« Sur le bloc islamique, écrit J. Blouet, notre religion a peu mordu depuis 1830. Néanmoins, il n'est pas indifférent de constater que, de toutes les terres d'Islam, l'Algérie est celle où il y a eu le plus grand nombre de conversions au catholicisme. »

Nul doute que si Lavigerie avait été secondé par le gouvernement au lieu d'être systématiquement contrarié, blâmé, contrecarré, le résultat aurait pu être tout autre. En tout cas, même en dehors des conversions proprement dites, il faut tenir compte du rayonnement de l'Eglise catholique : il y a une présence de l'Eglise qui influence les milieux musulmans et les rend réceptifs :

« Une ville comme Biskra est marquée par Lavigerie, ses fils et ses filles, au point qu'on a pu l'appeler Lavigerie-polis. »

Or, au moment même où, le cœur serré, nous entendons, nous Français, parler d'un « repli sur l'hexagone », comme d'une chose désormais inévitable, des voix s'élèvent, dans le camp musulman pour dévoiler les plans des futurs maîtres de l'Algérie : tout récemment, *Afrique-Action*, le journal officieux de hauts dirigeants tunisiens, a révélé le plan anti-chrétien du G.P.R.A., qui est un programme de déchristianisation massive. L'article d'*Afrique-Action* avait pour titre « *L'Echec de saint Augustin* » et il s'en dégageait l'impression que, pour le G.P.R.A., les gens en soutane devant les églises carillonnantes ne sont plus à leur place dans le Maghreb. Ils sont une « séquelle du colonialisme » qui a fait son temps !

On dira peut-être, note Joseph Hours, que ces hommes, un Bourguiba notamment, qui vient de chasser de Tunis les Petites Sœurs des Pauvres, sont assez sceptiques.

« Ce n'est pas là ce qui compte, réplique J. Hours. Croyants ou non, ces hommes parlent du sein de la communauté musulmane et en son nom. Dans leur action, ils sont, pour ainsi dire, portés par elle et leur incroyance elle-même, née dans une mentalité islamique, en garde tout le subconscient. »

[3] Et celui qui a écrit ces lignes vient de passer neuf mois en Algérie. Il connaît la question ; son avis est de poids !

Nous sommes payés, en France, pour savoir que l'incroyance n'est pas, tant s'en faut, synonyme de respect de la personne humaine, et surtout respect de la conscience religieuse.

Au surplus, ce sont les faits qu'il faut voir. En Egypte, — et, nous l'avons vu plus haut, au Soudan — il y a un dessein officiel très avéré d'étouffer l'Eglise. En Tunisie, le grand public français n'a pas su grand chose de la confiscation d'une église. Nous avons déjà signalé l'expulsion des Petites Sœurs des Pauvres, et nous devons ajouter l'occupation récente du fameux orphelinat de St-Joseph de Thibar. « La mise à sac d'une synagogue à Alger n'a pas provoqué le dixième de l'émotion soulevée, il y a deux ans, dans le monde entier, par quelques inscriptions antisémites barbouillées sur des murs. »

M. Joseph Hours ne peut comprendre — ni nous, non plus — le silence général parmi les catholiques de France — et d'ailleurs — au sujet de ces attentats contre la religion du Christ. Allons-nous prendre notre parti de la destruction de l'Eglise de l'Afrique du nord ? Alors que l'Eglise, obéissant au Christ, se fait un devoir pressant de répandre par l'apostolat la doctrine du salut, allons-nous renoncer ? Allons-nous laisser faire les bourreaux, sans protester, sans faire appel à tout ce qui, dans le monde, croit encore à la liberté, à la dignité de la personne humaine, à la transcendance des droits de Dieu parmi nous ?

S'adressant aux incroyants eux-mêmes, Joseph Hours leur dit :

« Reconnaissez aujourd'hui que cette dignité humaine est menacée. Les droits de la personne, droit de rechercher la vérité, de former et exprimer son opinion, droit d'orienter et diriger sa vie, l'Islam ne les reconnaît pas, et dans tout territoire que vous lui abandonnerez, ils seront, ils sont d'ores et déjà réduits à néant. Céder sur ce point, reconnaître que le principe de la dignité humaine n'a pas de valeur universelle, c'est déclarer qu'il n'est pas. C'est pour vous, aussi bien que pour nous, se renier soi-même avec sa Foi, »

En vérité, dirons-nous, à notre tour, que de sujets de douleur patriotique et de douleur chrétienne se lèvent chaque jour devant nous ! Un écrivain aussi prudent et précis que M. Jacques Chastenet, de l'Académie française, parlant, dans la *Revue de Paris*, de juillet, du Procès des généraux, esquissait le tableau suivant de notre situation actuelle :

« La France est psychologiquement désorientée, le patriotisme y est devenu notion confuse, le sens civique y est émoussé — 43,5 % d'abstentions au premier tour des élections cantonales —. On y incline à faire plus confiance à la force qu'à la légalité, comme en témoigne l'agitation paysanne et ouvrière de l'Ouest. Non seulement les familles spirituelles, mais les familles physiques sont divisées. Tiraillée entre des affirmations contradictoires, incapables de voir clair parmi tant de brouillards, la grande masse vit dans le présent et se refuse à considérer l'avenir en face. L'égoïsme règne et le goût de l'immédiate jouissance. Tout cela n'est pas irrémédiable, mais pour faire retrouver à notre pays sa pleine santé morale, beaucoup de doigté, beaucoup de vraie générosité seront nécessaires... »

Tout cela est si évident et si grave qu'on en vient parfois à se demander si l'histoire n'aura pas à désigner notre époque comme celle où fut ruinée la grandeur française !

VI
Le cardinal Lavigerie

Ayant évoqué, ci-dessus, à deux reprises déjà le nom prestigieux de Lavigerie, il nous est agréable de relever, dans *La Revue des Deux Mondes* du 1er août 1961 l'article qui lui est consacré par M. Fleuriot de Langle.

Tout de suite, il en donne une très grande idée.

« Lavigerie, dit-il, appartient à ce type d'hommes qui, leur voie une fois choisie, s'y engagent avec l'intrépidité du navigateur parti à la conquête d'un Eldorado. Rien ne les arrête, ni la crainte du danger, ni l'incertitude du lendemain, ni la présence des obstacles et des écueils. Il semble au contraire que, plus il soit difficile de les vaincre, plus volontiers ils les affronteront. »

Ayant consacré de longs mois à l'étude de cette grande vie que les problèmes africains de notre temps rendent si actuelle et si utile à connaître, nous souscrivons de tout cœur à ce jugement. Et nous souscrivons également aux rapprochements que fait l'auteur quand il décrit ainsi Lavigerie :

« ...un conquérant de la race des Livingstone, des Stanley, des Savorgnan de Brazza — et j'y insiste — des Lyautey. »

Et il précise :

« A la ressemblance de Lyautey, Lavigerie est un soldat humaniste, un soldat de Dieu et de la France, imprégné d'une forte culture gréco-latine. Comme le futur maréchal, il aurait pu dire : « J'ai autant horreur des soudards imbéciles que des intellectuels rabougris. »

Puis il raconte rapidement la carrière de son héros : né à St-Esprit de Bayonne, le 31 octobre 1825, élève brillant de Dupanloup à Paris, étudiant à Issy et à St-Sulpice, ordonné prêtre, le 2 juin 1849, par Mgr Sibour, Lavigerie est professeur en Sorbonne, puis secrétaire des Ecoles d'Orient, envoyé en Syrie, pour porter des secours aux chrétiens massacrés, au nom de l'Islam, par les Druses, et enfin auditeur de rote, à Rome.

Le contact étroit avec l'administration romaine eut pour lui l'influence la plus heureuse. Comme dit l'auteur

« ...la Cour vaticane apprend au plus humble prestolet la subtilité de sa diplomatie, lui inculque une souriante indulgence que nulle autre cour au monde n'est capable de dispenser avec autant d'aménité et de grâce. »

Mais voici Lavigerie évêque de Nancy. Il y donne la preuve de son autorité et de son esprit. On le nomme archevêque d'Alger. Quitter Nancy, magnifique diocèse, riche en œuvres et en hommes, pour aller dans un archidiocèse qui manque de tout, c'est un acte qu'on peut qualifier d'héroïque. Lavigerie accomplit cet acte. Il dit à ses amis pourquoi : il a honte pour la France du peu d'efforts qu'elle a faits en Algérie, depuis près de 40 ans qu'elle y est, dans le domaine religieux. Et déjà derrière l'Algérie, c'est tout le continent africain, alors inconnu ou presque, en tout cas plongé toujours dans la barbarie et même la sau-

vagerie, qu'il aperçoit, qu'il contemple, qu'il rêve de gagner au Christ !

M. Fleuriot de Langle a fort bien vu le côté dramatique de la position de Lavigerie en face d'une administration — celle de la France de Napoléon III — qui veut, selon le mot de l'archevêque lui-même, « parquer le peuple algérien dans le Coran » qu'il connaît à peine, et interdire aux prêtres catholiques toute action auprès des musulmans, même purement charitable et sociale, pour éviter cette chose affreuse entre toutes : *le prosélytisme catholique !*

Jamais Lavigerie n'acceptera un tel interdit. Il s'usera contre les obstacles, mais rien ne le fera renoncer à son idéal de prêtre, d'évêque, d'apôtre du Seigneur. Très exactement, notre article donne le programme suivant de l'action civilisatrice de Lavigerie :

« L'apostolat théorique passait à ses yeux au second plan. Néanmoins, il espérait qu'à la longue l'Arabe, l'Africain se laisseraient assimiler, pourvu que la patience, la tolérance, la charité fussent les vertus cardinales du colonisateur. Soigner les corps malades, enrayer la famine, et, pour ce, multiplier les dispensaires et les orphelinats, organiser rationnellement l'agriculture : telle lui semblait l'œuvre la plus urgente ; travailler au salut des âmes devait alors, selon lui, aller de pair avec les institutions de charité et l'ouverture des écoles. »

C'était simple, c'était juste, humain, inattaquable. Et c'est cependant ce que l'administration française ne put jamais comprendre, si ce n'est très passagèrement, sous le gouverneur-général amiral Gueydon. Mais avec son énergie indomptable, Lavigerie réussissait à passer à travers les mailles, non parfois sans pousser quelque rugissement contre le rets qu'on lui opposait. Il était convaincu de l'insuffisance de la religion coranique, non seulement du point de vue spirituel, mais même sous l'aspect simplement humain.

L'auteur apporte ici un témoignage personnel que nous nous en voudrions de ne pas relever :

« Le Cardinal, dit-il, sur le plan psychologique, sait quels empêchements l'observance du Coran entraîne chez l'Arabe dans son accès à notre genre de civilisation. Il combat en conséquence le *fatalisme* qui les pousse à se résigner à leur sort, sans chercher à l'améliorer, à observer les règles contentieuses de leur religion, quitte à croupir dans leur misère. Il leur enseigne la *sainteté du travail*, seul instrument capable de réparer l'injustice d'une inégale distribution des biens. »

Et voici le témoignage personnel :

« Nous avons observé, nous-même, à Carthage, voici peu, à quel point le jeûne prolongé du Ramadan dérègle le travailleur africain, le met en état d'infériorité, en l'invitant à végéter sans rien faire jusqu'au coucher du soleil. De même, à Thibar, oasis de verdure créée par les Pères Blancs au milieu d'une espèce de désert, les indigènes qui s'essaient à rivaliser avec nos plantations d'arbres et selon les mêmes méthodes y renoncent, sitôt qu'une intempérie les a compromises, sous prétexte qu'Allah n'a pas voulu qu'un arbre pousse en cet endroit, puisqu'il l'a maléficié en le faisant dépérir. Cette *non-résistance au mal*, commandée par une religion fataliste, est le plus sûr obstacle au progrès. »

L'article traite très rapidement ensuite des grandes œuvres africaines de Lavigerie, de l'institution des Pères Blancs et des Sœurs Blanches, de la restauration de Carthage, des quêtes innombrables organisées par le grand novateur, de la profonde réalité dans sa vie de la devise épiscopale qu'il avait choisie et que résumait le mot *Caritas*.

« Il a beaucoup demandé aux catholiques du monde entier, parce qu'il a beaucoup distribué et, ce faisant, beaucoup donné de lui-même jusqu'à la ruine de sa robuste santé. Pascal disait qu'il ne croyait que les témoins qui se font tuer. Lavigerie est mort sur la brèche, en soldat du Christ et en pionnier de la Charité. »

L'une des œuvres les plus mémorables de sa vie fut la grande campagne anti-esclavagiste, dans laquelle on a la révélation, d'une part, de l'état lamentable dans lequel se trouvait l'Afrique, il y a 80 ans, de la tolérance, pour ne rien dire de plus, avec laquelle l'Islam accepte et même favorise l'esclavagisme — encore de notre temps et sous nos yeux — et d'autre part, du grand élan chrétien contre la plaie abominable de l'esclavage, trop longtemps admis même en Occident.

Enfin, l'article en arrive au dernier acte de cette glorieuse existence. Ce fut le « Toast d'Alger » du 12 novembre 1890 — non 1892, comme il est dit par erreur — l'acte qui lui coûta le plus dans toute sa vie, l'acte avant lequel il put dire à un confident, à la pensée du risque qu'il courait, pour obéir au pape : « Je vais me suicider ! »

« On jugera peut-être qu'en toute cette affaire Léon XIII se servit de l'autorité du cardinal comme d'un bouclier et qu'il lui laissa le soin de recevoir les coups. Mais encore une fois, c'est en soldat de Dieu et de son vicaire que le Cardinal se jeta courageusement dans la mêlée. Il convient de garder, dans les temps difficiles que nous traversons, l'image de ce lutteur qui dort son dernier sommeil, sous le marbre blanc du tombeau, au sommet de la sainte colline de Byrsa. »

VII

L'Art rupestre en Afrique

Décidément nous ne pouvons quitter l'Afrique. Voici, en effet, un numéro entier de la revue *L'Etoile du missionnaire* éditée — très bien — par les Sœurs missionnaires de N.-D. des Apôtres, à Vénissieux (Rhône), qui est consacré à l'Art africain. Et nous ne pouvons dire un mot ici que de *l'Art rupestre*, dont le plein épanouissement se situe dans la préhistoire. Avec cette revue, nous marcherons sur les pas d'Henri Lhote, dans son très bel ouvrage : *A la découverte des fresques du Tassili* [4].

Le pays qu'on appelle ainsi se trouve au nord-est du Hoggar saharien. Il confine, à l'est, au Fezzan. C'est un plateau gréseux d'accès difficile. Aujourd'hui cette région est vide, déserte, mais jadis les grottes profondes qui occupent les bases des falaises rocheuses furent habitées. Les populations qui vécurent là ont disparu, mais on y retrouve leur trace.

« Ce que nous avons vu, dans le dédale des rochers du Tassili, écrit Lhote, dépasse l'imagination. Nous y avons relevé des centaines et des centaines de parois peintes, portant des figurations humaines ou animales,

[4] In-8 (15,5 × 21), 272 p., 72 hél., 18,60 NF. Grenoble, Arthaud, 1958.

par milliers, les unes isolées, d'autres formant des ensembles complexes, parfois des scènes très lisibles se rapportant à la vie matérielle, spirituelle et religieuse de populations variées qui se sont succédé à travers les âges dans ces lieux aujourd'hui pratiquement désertiques, car peu nombreux sont les Touareg qui les fréquentent encore. »

Et toute cette production artistique est d'une étonnante variété. Il est de petits personnages mesurant à peine quelques centimètres ; il en est d'autres de taille gigantesque, comme il n'en existe nulle part ailleurs. A proximité, on voyait des groupes de combattants, armés de leurs arcs et luttant pour la possession d'un troupeau. Des hommes isolés armés de matraques se battaient entre eux. Les chasseurs poursuivaient des antilopes. Des hommes montés sur des pirogues pourchassaient des hippopotames. Enfin, les scènes de danses, de libation, et autres, étaient nombreuses. En un mot, on s'est trouvé là en face du musée préhistorique le plus riche de l'univers. Et il est des images, telles que les femmes de Jabbarem ou de Sefar, peintes en grandeur naturelle, que les plus belles écoles d'art de tous les temps ne renieraient pas.

Il est curieux d'observer que si l'antiquité classique, celle des Grecs surtout, nous a laissé des exemples magnifiques de sculptures, que les artistes de la Renaissance devaient copier avec une sorte de religieuse admiration, elle n'a laissé au contraire aucune peinture. C'est la préhistoire qui prime ici. Les peintures du Tassili constituent de véritables archives. De même que, dans les grottes magdaléniennes, les peintures donnent une idée du genre de vie, des buts de chasse, des idées religieuses même des hommes de ce temps, ainsi les peintures du Tassili nous révèlent le genre de peuplement du Sahara, les types de populations qui s'y sont succédé, les vagues de pasteurs qui l'ont traversé, les sortes d'animaux qu'on y trouvait au contact de l'homme en tant que pasteur ou chasseur. D'autre part, on arrive à se représenter l'évolution climatique du Sahara, des progrès de l'assèchement qui devait aboutir à l'état désertique actuel. Comme on date les peintures des années 8.000 à 5.000 avant notre ère, on a une idée de ce passé lointain.

Les hommes du Tassili ont peint sur toutes les surfaces qu'ils ont trouvées. Et ils n'ont pas pris la peine d'effacer les peintures plus anciennes, si bien que l'on y trouve des motifs superposés, qui datent d'époques très différentes. Cependant, comme les parois accessibles pour la peinture étaient très étendues, les superpositions sont relativement rares. On ne les trouve que dans les cavernes profondes, dans lesquelles la surface disponible était limitée.

Ces peintures ou gravures du Sahara paraissent se répartir entre quatre périodes :

— 1° la période des chasseurs ou du bubale, que l'on situe, avec probabilité, au début du néolithique ;

— 2° la période des pasteurs de bovidés, en plein néolithique ;

— 3° la période des pasteurs cavaliers et possesseurs de chars, qui est nettement protohistorique ;

— 4° la période du chameau, qui est probablement contemporaine de notre ère.

Telle était jusqu'à une date récente la répartition admise des peintures sahariennes. Mais il est apparu qu'entre les deux premières périodes, il s'en est intercalé une autre, comportant de très nombreux étages, et qui, par conséquent, a duré assez longtemps. Il faut en conclure que le Sahara a eu une histoire complexe, qu'il a connu plusieurs civilisations différentes. Henri Lhote a relevé au moins trente styles distincts, la plupart antérieurs à la période bovidienne, qui est fort ancienne. Les hommes de cette époque sont figurés avec des têtes rondes, très grosses sur un corps schématisé.

L'apparition des peintures polychromes marque une évolution. Les personnages sont mieux reproduits, les formes embellies, et sur les corps on devine des dessins apparentés à ceux des populations actuelles du Soudan et de l'Afrique centrale. Le type négroïde est très reconnaissable. On a désormais la preuve que les masques d'initiation, à caractère animiste, en usage dans les populations actuelles de la Côte d'Ivoire (les Senoufo) étaient déjà utilisés à l'ère préhistorique.

Les artistes de la période « bovidienne » font preuve d'une vigueur, d'une exactitude, d'une puissance étonnantes. Ils attachaient une extrême importance à leurs bœufs, comme on en juge par le soin avec lequel ils les ont peints. Ces bœufs sont de belles bêtes, au corps alerte, avec de longues cornes en forme de lyre ou d'arc de cercle. Ce sont d'une part le *Bos africanus*, à cornes épaisses, et d'autre part le *Bos brachyceros*, ou bœuf à cornes courtes.

Les animaux sauvages ne sont pas moins bien traités. Les pasteurs du temps étaient aussi des chasseurs et le gibier ne manquait pas pour eux. On discerne, d'après les peintures, les types suivants : éléphant, rhinocéros, hippopotame, girafe, antilope chevaline, gazelle, oryctérope (cochon de terre édenté), lion, âne sauvage, un équidé indéterminé, autruche, plusieurs sortes de poissons. Cela implique un Sahara tout différent de ce qu'il est actuellement, car il s'y trouvait des herbages abondants, des marécages, un climat très humide.

Les huttes humaines ressemblent à celles du Soudan actuel. On y voit des femmes au travail, écrasant le grain sur des meules de pierre, et possédant toute une vaisselle de cruches et de marmites.

Les hommes participent au travail domestique. On en voit qui traient les vaches, ou fendent le bois à la hache. Ailleurs, des personnes assises en rond conversent en famille. Les scènes de danses sont reproduites avec habileté et les costumes d'apparat rendus à merveille.

Conclusion :

« Le Sahara serait-il le berceau de l'art africain ? La question est passionnante. En face de telles œuvres qui révèlent une vie intense, sur cette partie du continent, il faut admettre l'existence de civilisations préhistoriques. Nous connaissons peu encore le trésor de celles qui leur ont succédé, mais déjà les découvertes de l'Afrique du sud, du Tassili et du Djado nous indiquent la place que doit occuper, à l'heure actuelle, l'Afrique dans le domaine de l'art. »

VIII

Derrière le rideau de fer

Nous avons entendu, récemment, à la radio, ou lu dans les journaux les déclarations merveilleuses de M. K., sur le « paradis terrestre » que sera la Russie, dans vingt ans. C'est à faire venir l'eau à la bouche. Jamais les pays « capitalistes » ne pourront — les pauvres ! — fournir à leurs populations un bien-être et un confort aussi complets et surtout aussi gratuits !

Mais qu'en est-il actuellement ? C'est toujours avec curiosité qu'on interroge ceux qui ont pu franchir le rideau de fer. Voici donc dans *Les Cahiers bourbonnais,* du 3e trimestre 1961, le récit d'un voyageur, Pierre Perrin, qui rentre de Russie.

Il avait appris le russe, avec des officiers russes prisonniers comme lui, en 1916 - 1918. Il atteste que la connaissance du russe lui a valu un accueil particulièrement chaleureux et de grandes facilités de voyage à travers toute la Russie. Il a été frappé de la sympathie qu'on témoigne aux Français, de la franchise discrète avec laquelle on lui parlait , exemple : rencontrant, en bordure de la mer Noire, un champ de tomates, il demande négligemment au chauffeur :

— « Ça rend, la tomate ?

— « Depuis l'an dernier, oui : car l'Administration centrale de Moscou ne s'en occupe plus directement, comme elle le faisait auparavant. »

Dans les banquets, le nombre des « santés » qu'il faut boire est toujours énorme : au moins dix ou onze : « à notre bienvenue, à notre famille, à nos pays, à la paix du monde, à la gloire de tous les travailleurs, etc. ». Et chaque fois, on vide son verre de vin blanc.

Pourtant, en Russie, le vin est à des prix exorbitants. Le thé, le kwass (orge fermentée), la bière sont bon marché et sont les boissons habituelles des travailleurs. On ne peut se faire servir aucun café digne de ce nom, même dans les meilleurs hôtels. On ne trouve naturellement pas de cigares importés, et ceux que les Russes fabriquent ne peuvent être comparés aux nôtres. Mieux vaut, pendant qu'on est sur place, et si on l'aime, profiter du caviar frais !

« Mais, ajoute notre voyageur, cela ne suffirait pas pour abandonner les multiples avantages de mon Bourbonnais. »

Au moment de partir, comme il voulait acheter quelques romans russes, la vendeuse lui dit :

— « Désirez-vous des auteurs russes ou des auteurs soviétiques ?

— « Quelle différence y a-t-il entre les deux ?

— « Les auteurs russes sont ceux d'avant la Révolution de 1917, et les auteurs soviétiques sont ceux d'après la Révolution. » — Nuance !

Et voici maintenant, dans *Orizzonti* du 23 juillet 1961, les impressions d'une cantatrice italienne, Conchita Mioni, qui revient d'une tournée de chant en Tchécoslovaquie.

Une de ses premières surprises à Prague fut de constater que la radio ne lui permettait d'entendre aucun poste étranger. Elle ne communique ni la radio italienne, ni la radio française, en un mot aucune autre. Le pays est coupé du reste du monde. C'est une sorte de vaste province, ordonnée, paisible, un peu mystérieuse et pauvre, où tout est réglé, borné, pour une population simple, disciplinée, gentille, mais isolée.

Dans les bars, on entre, on boit, mais on ne s'asseoit pas, on ne cause pas. Dans le pays rien d'américain. Ce qu'on y trouve de meilleur, c'est la bière qui est excellente et que l'on consomme plus que le vin. Dans tout le pays, la pauvreté en tissus, objets de quincaillerie et d'orfèvrerie est frappante. Dans les vitrines des orfèvres on ne voit que des objets de misère, pas même un bracelet, pas un anneau de prix. La mode féminine laisse beaucoup à désirer. Les femmes ne connaissent que des souliers à talons de liège, et n'ont aucune idée des « talons hauts ». Il se trouva des femmes, après un tour de chant qui les avait emballées, pour demander à essayer les souliers à talons hauts de la cantatrice, et elles se montraient stupéfaites de se trouver soulevées de dix centimètres !

Un jour, elle voulut aller dans une petite église, que la veille elle avait remarquée. Il était 9 heures du matin. L'église était close. J'en demandai la raison, on me répondit : « L'église est toujours close à cette heure-ci, le prêtre est au travail ! » Cette réponse piqua sa curiosité, et elle voulut en savoir plus long. On lui dit qu'elle pourrait voir le prêtre, le soir. Elle l'attendit donc et le questionna.

« Je vis, dit-elle, arriver un homme aux habits couverts de poussière et je lui demandai où je pourrais trouver le prêtre.

— C'est moi, répondit-il, en essuyant la sueur de son front. Mais vous êtes étrangère ?

— Oui, je suis Italienne.

Il soupira et dit :

« Vous vous étonnerez de me voir vêtu ainsi : mais c'est la loi. Et nous la respectons comme tous les citoyens. Voyez, les prêtres n'ont pas le droit de revêtir la soutane hors de l'église. Dehors, ils sont considérés comme des hommes semblables à tous les autres. Il ne leur est permis d'endosser la soutane et les vêtements sacerdotaux que pour les offices religieux. Notre vie est dure, mais nous l'acceptons avec une sereine résignation. Nous aussi, nous sommes soumis à l'obligation du travail manuel, obligatoire pour tous. Nous ne pouvons ouvrir l'église que le soir, après la journée finie. Alors nous invitons les fidèles. Il y en a encore un si grand nombre et nous récitons le rosaire. Le dimanche par contre, nous sommes libres toute la journée et l'église reste ouverte. Voulez-vous voir ma petite église ? »

Et l'homme paraît tout transformé. Il a revêtu sa soutane. « Je suis le Père Tamers », me dit-il.

Les fidèles arrivaient. On commença la récitation du rosaire. Les gens répondaient et ils semblaient tout rassérénés.

Mais voici que survient un brancard, porté par quatre hommes, et sur lequel se trouve un malade.

« Les mourants, me dit un monsieur distingué, sont apportés ici directement à l'église, parce qu'il est défendu au prêtre de porter les sacrements à domicile. Le moribond qui veut mourir en paix doit donc être porté à l'église et il arrive qu'il meurt en chemin, pendant qu'on le bénit. »

En Tchécoslovaquie, tout ce qui est religieux doit se faire à l'église. Les processions, les prédi-

cations, les bénédictions ne peuvent se produire au dehors. Le prêtre doit être un ouvrier qui gagne sa vie comme un autre, et encore il n'a pas le droit d'être chef de chantier, ni patron ou dirigeant de quelque office. Tout cultivé qu'il est en raison de son caractère de prêtre, il n'est, au dehors, qu'un manœuvre ! Mais dans l'intérieur de l'église, derrière le rideau de fer, un miracle permanent se réalise :

« Les hommes se sentent libres, libres de vivre au moins quelques minutes une vie intérieure, et derrière les murs de ce temple, ils retrouvent leur personnalité et la confiance dans la vie... Cela se voit dans les yeux de ceux qui, chaque jour, en se tournant vers Dieu, relèvent la tête et ont de nouveau la force de sourire. »

En Tchécoslovaquie, les femmes travaillent comme les hommes. Il y a des femmes douanières, des femmes employées des chemins de fer, des femmes balayeuses des rues ou faisant office de facteurs des postes. Il en est peu toutefois qui occupent des postes de direction. Les femmes douanières ou cheminottes sont habillées en hommes.

Ce fut à une douanière que la cantatrice eut affaire, quand elle voulut rentrer en Italie. Elle déclara qu'elle avait 2.000 couronnes, gagnées dans le pays, en chantant. Mais la douanière lui répliqua fermement qu'elle n'avait pas le droit de les emporter, qu'il ne lui était permis que de les dépenser sur place. Si bien que des 2.000 couronnes qui étaient le fruit de son travail, il ne lui resta qu'un certificat attestant qu'elle aurait le droit de les dépenser quand elle reviendrait !

« On m'avait bien avertie, note l'intéressée, mais je n'avais pas voulu le croire. »

Et elle conclut :

« J'ai chanté à la télévision dans un pays qui en apparence semble libre, mais qui en réalité n'a que la liberté d'obéir aux ordres du régime communiste. »

Elle a acquis par ailleurs la certitude, par de très nombreux témoignages, que la religion est persécutée dans le pays, que l'archevêque est en prison depuis 1949 (Mgr Beran), qu'on a arrêté beaucoup de prêtres, supprimé des séminaires et fermé des couvents. Seuls sont favorisés par l'Etat, les « prêtres de la paix », ceux qui ont approuvé l'emprisonnement de Mgr Beran, et toute la politique du gouvernement.

Nous avons donc bien ici un aperçu de « l'Eglise du silence » !

IX
L'Eglise en Grèce

C'est dans la revue anglaise *The Month* d'août 1961, que nous trouverons une étude signée Raymond Etteldorf, sur *L'Eglise en Grèce*.

Naturellement, nous ne voulons parler que de l'Eglise en union avec Rome, avec le pape. Et elle existe sous deux formes : une Eglise de rite byzantin, qu'on appelle l'*Eglise uniate,* et une Eglise de rite latin. La première est la moins nombreuse, car elle ne compte que 2.120 membres, avec un évêque et 12 prêtres, sur une population grecque totale de 8 millions. La seconde atteint 39.000 participants, avec deux archevêques, un seul évêque (sur 8 sièges officiellement reconnus mais dont 7 sont vacants), 85 prêtres, 126 religieuses, 51 frères.

Ce qui est intéressant à noter, c'est que les membres de la première de ces deux Eglises, tous Grecs, sont les authentiques successeurs des Eglises fondées en Grèce par S. Paul, il y a 19 siècles. Ils rappellent les Eglises de Philippes, de Thessalonique, d'Athènes et de Corinthe. Ce ne fut qu'après la division de l'Empire romain, au temps de Gratien et Théodose, à la fin du IVe siècle, que la Grèce fit partie de « l'Illyricum oriental », c'est-à-dire de l'Empire d'Orient ou Byzantin ; avec le temps, il devint soumis religieusement au patriarcat de Constantinople.

A ce propos, notre article fait une observation à retenir. L'année 1054, dit-il en substance, est donnée par les historiens comme celle du schisme entre l'Orient et l'Occident. Mais l'historien Runciman a signalé qu'il y eut encore des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et l'Empire byzantin, au XIIe siècle, que des débats entre théologiens des deux Eglises furent plusieurs fois officiellement organisés, qu'en 1129 encore Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluny écrivait au patriarche de Constantinople une lettre conçue en termes d'admiration et d'hommage qu'il n'aurait pas adressée à un prélat réputé schismatique. Les ponts n'étaient donc pas coupés. *On ne peut, par suite, donner aucune date précise pour le schisme réel.* Pourtant, lorsque le pape, à la suite de la conquête de Constantinople, nomma en 1206 un patriarche latin dans cette ville, les Grecs refusèrent de le reconnaître. Ce fut une aggravation de la mésentente entre les deux Eglises. Toutefois on signale, çà et là, des groupes restreints de Grecs restés loyaux envers Rome. Dans l'île de Strophades, au sud de Zante, il se trouvait encore au XVIIe siècle un monastère de rite byzantin, qui professait l'union avec Rome. Aux XVIe et XVIIe siècles, un certain nombre de prêtres, de moines et même d'évêques se soumirent individuellement au pape. Il n'y a aucun doute que des catholiques de rite byzantin se sont maintenus depuis le schisme. Le pape Grégoire XIII créa pour eux à Rome le Séminaire grec. En 1632, cette Institution fut strictement réservée aux futurs prêtres et elle l'est encore.

En 1882, un petit mouvement vers Rome se forma au village de Malgara. L'année suivante, un jeune prêtre grec, Isaïe Papadopoulos, réussit à créer une communauté de Catholiques byzantins, reconnus par l'autorité civile. Il fut plus tard sacré évêque, et en 1917 il devenait assesseur de la Congrégation de l'Eglise orientale, nouvellement créée.

En 1920, le groupe byzantin-catholique-grec reçut comme évêque Georges Calavassey, ancien élève du collège grec de Rome. Mgr Calavassey déploya dès lors une activité, à la fois généreuse, ardente et prudente. Il se donnait pour but de briser les barrières qui séparent les Orientaux des Occidentaux. En 1945, il créa un hôpital à Athènes, sous la direction des religieuses de la *Pammakariste* (la Toute-Bienheureuse), qu'il avait fondées. On ne saurait dire toutes les réalisations charitables de l'évêque Calavassey et de ses religieuses, non seulement au profit des catholiques, mais au service

de tous les Grecs, orthodoxes ou non. Et malgré cette immense charité, il ne réussit pas à vaincre les préventions contre son groupe. On alla jusqu'à condamner ses œuvres de charité comme étant pur prosélytisme. Il lui fut interdit, à lui et à ses prêtres, de porter le costume des prêtres orthodoxes. Ils durent s'habiller comme les prêtres de rite latin.

Si le groupe de rite latin en Grèce est mal vu des orthodoxes, l'hostilité envers les Grecs catholiques de rite byzantin est encore plus vive. En 1959, lorsque l'archevêque Marion Macrionitis, de rite latin, mourut à Athènes, les orthodoxes ne firent pratiquement aucune opposition à la nomination de son successeur, l'archevêque actuel, Benedict Printesis. Au contraire, à la suite de la mort de Mgr Calavassey, en 1957, il y eut une levée de boucliers chez les orthodoxes, pour empêcher la nomination de son successeur. A tout prix, les Orthodoxes voulaient éviter qu'il se trouvât un évêque byzantin-catholique, en Grèce. Un groupe de professeurs de Théologie de l'Université d'Athènes s'adressèrent à Pie XII, pour lui demander de ne pas nommer de successeur à Mgr Calavassey. Cette lettre était signée du recteur, Gerasimo Konidaris, et de sept professeurs de théologie. C'étaient tous des laïcs, mais il est difficile de croire qu'ils ne fussent pas approuvés par les autorités religieuses de leur Eglise. Cette lettre avait des aspects un peu étranges et même contradictoires. Elle commençait par affirmer un sincère désir d'union avec Rome. Mais elle manifestait une opposition amère aux Uniates ! Les signataires se glorifiaient de l'antiquité de leurs origines catholiques. Et ils ne pouvaient supporter ceux qui y restaient fidèles, comme les Catholiques-Byzantins de Calavassey.

Pour comprendre cette contradiction, il faut se rappeler que les Grecs ne conçoivent pas l'unité catholique, comme nous. Pour eux, l'unité résulte d'une fédération ou confédération d'Eglises indépendantes. Il n'y a donc aucune soumission à manifester envers Rome, mais tout au plus une fraternité dans l'égalité. Les Orthodoxes paraissent incapables d'admettre la possibilité pour un Grec d'être chrétien grec et en même temps soumis à Rome. Le fait de se soumettre à Rome est pour eux une trahison de l'appartenance grecque. Le refus des Grecs orthodoxes de reconnaître la juridiction universelle du pape est devenu une tradition d'histoire nationale. Leur attitude religieuse fait partie de leur patriotisme. Il faudra sans doute des années de travail patient et intelligent pour surmonter des préjugés séculaires et ancrés dans la mentalité de tout un peuple.

Terminons en notant que, sur environ 8 millions d'habitants que compte la Grèce, il s'y trouve 7.914.555 orthodoxes, soit autour de 99 % de l'ensemble. Il n'est que plus extraordinaire que les Orthodoxes aient si peur de l'infime minorité catholique en leur pays.

X

Anciens et nouveaux Australiens

Dans la charmante revue des Petites Sœurs des Pauvres, *Découverte* (bulletin trimestriel), on trouve pour le n° d'été 1961, un récit fort intéressant de la Mère Assistante-Générale, Marie-Antoinette de la Trinité ; il s'agit de la visite qu'elle fit en janvier-avril dernier, aux maisons de Nouvelle-Zélande et d'Australie. Nous ne la suivrons pas dans les détails des installations au bénéfice de vieillards, en ces pays amis du confort, mais nous relèverons quelques traits particuliers, sur le genre de population qu'on trouve là-bas, en dehors des Anglais d'origine.

Un mot d'abord sur les « *Maoris* ». Ceux-là sont les aborigènes de Nouvelle-Zélande. C'étaient des peuples d'origine caucasienne, venus, croit-on, par migrations successives, à travers l'Inde, l'Indonésie, Samoa, les Iles Hawaï, en Nouvelle-Zélande, 13 ou 15 siècles avant notre ère. C'étaient de remarquables navigateurs. On a pu les surnommer les « Vikings du Soleil Levant ». Et ils se sont admirablement bien adaptés aux conditions d'un pays si différent de celui de leurs origines. Ils sont actuellement environ 130.000 et résident pour la plupart dans l'île-nord, très peu habitant l'île-sud qui est plus froide. Jusqu'à ces dernières années, ils avaient vécu, dans les zones rurales, en restant fidèles à leurs traditions, à leurs coutumes ancestrales, à leur langage, aux habitudes solidement hiérarchisées de chaque tribu. Depuis 1886, les Pères de Mill Hill, des Missions étrangères de St-Joseph, se consacrent à l'apostolat parmi eux. Les catholiques maoris sont 15.000 au diocèse d'Auckland et 7.000 au diocèse de Welllington. Mais voici que les Maoris brusquement passent de la vie rurale à la vie urbaine et ouvrière. La vie catholique est menacée par ce déracinement. L'évêque d'Auckland vient de faire un appel pressant à tous les catholiques en leur faveur, pour les aider à surmonter cette crise, à garder leur foi, à la développer, à la transmettre à leurs enfants maoris.

« Ouvrez-leur vos cœurs, vos maisons, vos paroisses, s'écrie l'évêque. Qu'eux et nous ne fassions qu'un dans l'amour du Christ. »

Tournons quelques pages de la revue et nous tombons sur ce sous-titre : *Les premiers Australiens.*

C'est dans le nord, le centre et l'ouest de l'Australie que l'on rencontre les tribus aborigènes qui vivent, en plein vingtième siècle, de la manière la plus primitive. Ces hommes n'appartiennent à aucune race définie. D'où viennent-ils, on l'ignore. Peut-être d'une région imprécisée entre le nord de l'Afrique et l'Inde. Pour des raisons inconnues ils ont émigré, probablement à l'âge paléolithique. Ils ont dû voyager dans la direction du sud, pendant des siècles, avant de se fixer en Australie. Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir en Australie, en en faisant leur « pénitentier », en 1788, on estimait le nombre des aborigènes à environ 300.000. Il en reste 75.000, dont 25.000 métis.

Pendant longtemps, cette population, regardée comme la plus arriérée de l'univers, fut très délaissée. C'étaient des tribus nomades, vivant dans les « réserves » du Nord et de l'Ouest, et se déplaçant selon un rythme saisonnier. Elles avaient une organisation sociale complexe, basée sur l'obéissance aux anciens. Ces tribus ne connaissaient pas

d'écriture, ne pratiquaient pas l'agriculture, et vivaient uniquement du produit de la chasse et de la pêche, ou encore de plantes sauvages.

Une certaine évolution se dessine parmi ces aborigènes. Déjà les deux-tiers ont abandonné la vie nomade et tribale pour prendre contact avec les agglomérations européennes. Les organismes publics s'occupent d'eux, en ce sens qu'on les pousse à l'instruction scolaire, qu'on les admet à l'apprentissage d'un métier, qu'on les fait bénéficier d'une surveillance médicale. Dans les stations d'élevage qui sont nombreuses en Australie, ces aborigènes font d'excellents gardiens de troupeau. Personne ne les surpasse pour la pêche, pour la chasse au crocodile et au buffalo. La police du « bush » leur est partiellement confiée et bien des Européens ont été sauvés ou tirés du danger par eux. Au cours de la dernière guerre, ils ont rendu de grands services à l'armée, dans les immenses territoires du Nord, qui ne sont bien connus que d'eux. Beaucoup d'entre eux gardent la nostalgie du « bush » natal et retournent y vivre, durant quelques semaines ou quelques mois, chaque année. On a compris qu'en Australie on appelle « bush » une sorte de désert forestier, qui est inculte et sauvage.

Au milieu du siècle dernier, des bénédictins espagnols ont fondé à New Norcia, dans l'ouest australien, une abbaye dont toutes les activités apostoliques étaient en faveur des aborigènes. Au bout de cent ans, ces efforts commencent à porter des fruits. Mgr Jobst, au Vicariat de Kimberley, a cherché à intéresser tous les catholiques australiens au sort des aborigènes. Il a réuni plus de 60 millions, et, avec cette somme, il a acheté 200.000 hectares de terres, où il va établir des aborigènes et les initier à l'agriculture et à l'élevage.

En face de ces « anciens Australiens », il faut situer les « nouveaux Australiens », car chaque jour ou presque des bateaux entiers d'immigrants arrivent en Australie. En 10 ans, plus de 2 millions de personnes s'y sont établies. Le cinquième de la population australienne est donc formée de ces « nouveaux Australiens ». Dans certains quartiers de Sydney ou de Melbourne — des villes de chacune 2 millions d'habitants — on entend parler l'italien presque plus que l'anglais. Beaucoup de ces nouveaux venus sont des catholiques de rite latin et de rites orientaux. A elle seule, la communauté ukrainienne catholique de rite byzantin, dispersée à travers toute l'Australie, s'élève à 20.000 personnes. On devine sans peine les difficultés rencontrées par les onze prêtres qui ont la charge de cette paroisse de presque 8 millions de km² ! Un gros effort cependant a été fait et dans vingt diocèses australiens, 117 prêtres de 19 nationalités ne s'occupent que des « nouveaux Australiens » et s'efforcent de les aider tout ensemble à leur intégration économique en ce pays accueillant et prometteur, et au maintien de leur foi chrétienne.

Dans les maisons de vieillards tenues par les Petites Sœurs des Pauvres, on trouve des « nouveaux Australiens » dont certains ne comprennent pas un mot d'anglais. Mais par bonheur, les Sœurs elles-mêmes sont de toutes les nationalités et il en est partout qui peuvent parler polonais, allemand, maltais, italien, français ou espagnol.

L'Eglise accomplit ainsi partout sa mission universelle !

XI

Réveil des Sectes religieuses en U.R.S.S.

Il se produit, paraît-il, en Russie soviétique, un phénomène étonnant, que décrit André Pierre, dans la *Revue de Paris* d'août, sous le titre : *Le Réveil des Sectes religieuses en U.R.S.S.*

M. K. n'est pas encore parvenu à arracher ce qu'on appelle à Moscou « les survivances du passé dans la conscience des hommes », et surtout les survivances religieuses, les plus tenaces de toutes.

Et pourtant, en 1954, il croyait bien avoir donné des consignes neuves et d'une efficacité certaine. Il disait, en effet, au Congrès, au nom du Comité central :

> « Une propagande scientifico-athéiste exercée en profondeur, habilement menée parmi les fidèles, permettra à ceux-ci de s'affranchir totalement de leurs erreurs. Au contraire, les mesures administratives et les attaques injurieuses contre les croyants et le clergé ne peuvent être que préjudiciables et renforcer en définitive les préjugés religieux. Le Comité central répète qu'il convient de fonder la propagande sur l'explication des plus importants phénomènes de la vie, de la nature et de la société, sur les réalisations des sciences, qui confirment la justesse des vues matérialistes. »

C'était clair : la science seule peut vaincre la religion. La science seule suffit à satisfaire les aspirations profondes de l'homme, à lui assurer le bonheur sur la terre et à le détourner du rêve séculaire du « royaume qui n'est pas de ce monde ».

Or, en Russie, derrière la façade d'une U.R.S.S. férue de science et de technique, continue à vivre la vieille Russie croyante. De ville à ville, de village à village, circulent les « hommes de Dieu », des frères prêcheurs. La presse de Moscou le reconnaît. Elle signalait récemment une recrudescence des vieilles pratiques religieuses, un réveil de l'activité des hommes d'Eglise et des sectaires. La *Pravda* se lamentait, en 1959, que l'on eût arrêté l'ancienne propagande athéiste, que l'on eût liquidé la Société très utile des « Sans-Dieu militants ». L'auteur de l'article a réuni tout un dossier formé de ces plaintes de la presse officielle.

Dans une étude antérieure, ici même, nous avons dit qu'en Russie, beaucoup de croyants se méfient de l'Eglise officielle, l'accusent de servilité devant le pouvoir, et se réfugient dans des sectes. Le phénomène est ancien. A l'époque tsariste, les sectes étaient déjà nombreuses, en marge de l'Eglise établie. Citons les *skoptsy* (blanches colombes), qui, pour pratiquer la chasteté, recouraient à la castration, — les *khlystys* ou flagellants, — les *skakouny*, ou sauteurs, — les *prygouny*, ou enfants de Sion, dont le fondateur, un simple paysan, se fit couronner roi, un jour, par une foule en délire, — les *Adamites* qui vivent nus comme Adam avant le péché, — les *vainqueurs de la chair* et même ceux qui se faisaient crucifier en disant : « Nous mourons pour le Christ ! »

Toutes ces sectes étaient interdites et traquées sous le tsarisme. La Révolution fut plus sévère

encore. Et pourtant, elles n'ont pas disparu et voici qu'elles gagnent même des jeunes !

Les journaux soviétiques se plaignent surtout des *triasouny* un mot que signifie « trembleurs » ou « agités ». On en découvrit un certain nombre, en décembre 1957. Des ouvriers, des ouvrières arrivaient au travail, avec des mines défaites, des visages décomposés. Ils ne s'intéressaient plus aux divertissements du siècle : cinéma, théâtre, télévision. Ils refusaient de participer à l'émulation socialiste. Il leur arrivait de refuser l'aide des médecins, en cas de maladie, sous prétexte que ces médecins étaient des « antéchrists ». L'enquête révéla qu'ils s'infligeaient des pénitences et se torturaient pour expier des péchés imaginaires et se préparer au Jugement dernier.

Le chef du groupe était un ancien détenu, nommé N. Volochine, mais il se faisait appeler Frère Nicolas.

Il n'était pas le seul. Une ouvrière de la fabrique d'aiguilles de Kountsevo tomba malade. On la transporta à l'hôpital. Ses camarades d'atelier déclarèrent qu'elle en voulait à tout le monde.

« Elle nous appelait « antéchrists » et elle mettait tout son espoir en un saint homme, le frère Vania. Lui aussi était un *triasouny*. Il obligeait ses fidèles à rester à genoux durant des heures, jusqu'à en perdre connaissance. Il disait dans ses sermons que le temps viendrait où tous les impurs périraient. Seuls les enfants de Dieu vivraient éternellement et ne travailleraient pas. « La plénitude du pouvoir et des richesses terrestres appartiendrait aux justes. »

Ce frère Vania se nommait en réalité Ivan Sizov. Il était aide-comptable à la direction du bâtiment de Kountsevo. Les ouvriers faisaient son éloge : « Il ne boit pas, il ne fume pas, il ne critique personne, il ne prend pas la parole aux réunions. »

Et le journal soviétique qui rapporte ces faits concluait plaisamment :

« Il se passe des choses étonnantes dans le monde. Pendant que des spoutniks de création soviétique parcourent les espaces célestes et que nos vaisseaux aériens survolent les continents, des obscurantistes et des « enfants de Dieu » abrutis adressent vers le même ciel leurs prières... »

Voilà qui est bien étrange, en effet. Comment des hommes qui devraient être en admiration devant le génie de l'homme ont-ils encore le courage de croire à un Dieu invisible et impuissant ?...

Quelques mois plus tard, le même journal signalait la présence de *triasouny* à Briansk, qui est pourtant un centre de plus de 100.000 habitants !

Là aussi, en notre « ère des cosmonautes », se produisaient des miracles d'ignorance et de cynisme. Une jeune fille, Maria Kroutilina, avait aperçu sur les murs de sa chambre des paroles menaçantes pour les pécheurs, écrites en lettres de feu ! Des « frères et sœurs » se réunirent, en déclarant que Maria avait le don de prophétie. Ils chantaient des cantiques où il était question de la fin du monde, de la nécessité de se préserver des turpitudes du siècle pour gagner une place au paradis ! Le groupe, qui s'était donné un chef nommé Azarine, comptait une cinquantaine de personnes, et pas seulement des vieilles femmes illettrées, mais aussi quelques jeunes gens.

Outre les *triasouny*, dont il existe des groupes un peu partout, on cite les « *Innocents* », que les journaux soviétiques chargent de toutes sortes de crimes :

« Les Innocents suppriment les personnes qui pourraient leur nuire, dit un journal. La liquidation des victimes a lieu dans des « chambres de mort » clandestines, que l'on a découvertes récemment à Belzi, et d'où l'on a extrait neuf cadavres d'hommes et de femmes âgés de quatorze à cinquante ans. Une enquête médicale put établir que plusieurs personnes avaient été enterrées vivantes, de la terre ayant été trouvée dans leurs organes respiratoires. »

Que faut-il croire de ces accusations. Nous ne connaissons ces sectes que par des journaux hostiles. Ce n'est peut-être pas une source très sûre !

Mais en dehors de ces sectes étranges et mystérieuses, il en est qui inquiètent davantage les autorités soviétiques, parce qu'il s'agit de sectes d'origine étrangère et parce que leur agressivité et leur force d'expansion est considérable. Ce sont d'abord les « Témoins de Jéhovah » d'une part et les « Adventistes » de l'autre. Les Témoins de Jéhovah sont particulièrement actifs dans les République baltes, en Biélorussie et en Ukraine occidentale. On sait qu'ils viennent des U.S.A. : raison de plus, pour l'U.R.S.S. d'être en garde contre eux. La lutte contre leur propagande est une des sections de la propagande anti-américaine. On les accuse de recevoir de Brooklyn, qui est leur Quartier Général, des revues, des journaux, des brochures, des tracts. On a découvert des disques venant aussi de Brooklyn et contenant les sermons des dirigeants. On leur reproche : 1° leur campagne contre le service militaire ; 2° leur hostilité aux élections ; 3° leur opposition aux divertissements profanes. On les accuse aussi, — et sans doute à tort — de mener une vie dissolue.

De leur côté, les Adventistes annoncent la fin du monde. On assure en Russie qu'ils prêchent la haine entre les hommes. La *Pravda*, dans un article violemment anti-américain, les appelait « les apôtres du baril de poudre ».

Enfin, une autre secte, également d'origine étrangère, celle des Baptistes, se propage en Russie. Le *Sunday Times* a déclaré à leur sujet :

« Les Baptistes ont cinq mille églises, principalement en Ukraine, et leur secrétaire, Kerov, nous a dit que le nombre de leurs membres s'élevait à 512.000. Dans les églises baptistes de Moscou et de Leningrad, à chacun des trois offices auxquels nous avons assisté, il y avait probablement plus d'un millier de personnes debout, en plus des centaines de fidèles assis sur les bancs. »

Une propagande intensive, de porte à porte, se fait donc en Russie. Quand on interroge les gens pour savoir ce qui les pousse à l'église, on reçoit des réponses comme les suivantes, qui ne sont peut-être que des boutades pour dissimuler des sentiments plus profonds :

— « Je ne crois pas en Dieu, dit une femme, mais j'aime chanter, et, à l'église, nous avons une si bonne chorale ! »

— « Qui sait si Dieu existe ou non, dit un vieillard, mais le fait est qu'à la maison, lorsque je m'ennuie, je me dis : si j'allais à l'église ! »

Les spoutniks n'ont pas encore détrôné Dieu !

L. CRISTIANI.

LITURGIE

Consultations rubricales

Messe et exemption de l'ordo local

Q. — Je récite le bréviaire selon l'ordo du diocèse. Je célèbre la Messe dans une chapelle où l'on suit l'ordo franciscain.

La faculté est-elle maintenue — avec une raison légitime — de laisser l'ordo spécial pour celui du diocèse, une fois par mois environ, comme jadis avant les nouvelles rubriques ?

R. — La faculté de célébrer la messe « une fois par mois environ » en dehors des règles fixées par les rubriques (= l'ordo) n'a jamais existé. Le n° 6 du titre IV des *Addit. in rub. Missalis* précisait : « Omnes et singuli sacerdotes, tam sæculares quam regulares, missas, etsi regularium proprias, omnino celebrent iuxta kalendarium ecclesiæ vel oratorii publici in quo celebrant... Idem servetur in oratorio semipublico... piarum communitatum... » Ces dispositions n'étaient qu'un rappel d'un décret général porté par Léon XIII le 9 juillet 1895.

Le code des rubriques n'a rien innové sur ce point. Il contient un chapitre « *de calendario adhibendo in missæ celebratione* » (nn. 274-284). Le n° 275 reprend les normes fixées par la rubrique citée plus haut. Il est ainsi libellé :

— « *In ecclesia vel oratorio publico* (souligné dans le texte), quilibet sacerdos, tam diœcesanus quam religiosus, celebrare tenetur iuxta calendarium ipsius ecclesiæ vel oratorii publici.

Idem servetur *in oratorio semipublico principali* seminarii, domus religiosæ, collegii, nosocomii, carceris et similium. »

Dans l'oratoire semi-public d'une maison religieuse — c'est, si je comprends bien, votre cas — tout prêtre doit suivre l'ordo de cet oratoire, *in casu,* l'ordo franciscain, conformément au n° 283 du code des rubriques (en y ajoutant les fêtes prévues au n° 57).

Toutefois, lorsque l'ordo (franciscain) indique un jour liturgique de 4e *classe* (férie de 4e classe, ou B.M.V. *in sabbato*), vous avez le choix entre l'ordo du lieu (franciscain) et le vôtre (diocésain). Cette disposition n'est pas prévue explicitement par le code, mais comme il est permis, un jour liturgique de 4e classe, de dire une messe votive, rien n'empêche de dire celle que votre ordo indique. Et cela arrive plus d'une fois par mois, en moyenne.

Le calendrier franciscain est soumis, comme tous les autres, à la révision ordonnée par l'Instruction du 14 février 1961. Il est à prévoir que le nombre de fêtes y sera diminué, certaines réduites à une mémoire : ceci accroîtra le nombre de jours liturgiques de 4e classe.

De quelques cas de Messes votives

Q. — Les nouvelles rubriques divisent les messes votives en quatre classes : chaque classe doit-elle correspondre au degré de la fête du jour ?

Comment célébrer la messe votive du Sacré-Cœur le premier vendredi du mois : s'il y a, ou non, des exercices particuliers en l'honneur du Sacré-Cœur ?

R. — Une messe votive peut, en principe, être célébrée un jour liturgique de même classe (je dis : en principe, à cause des exceptions qui frappent les messes votives de 1re classe, et la messe de mariage, interdite le dimanche). Une messe votive de 2e classe, par exemple, peut se dire un jour liturgique de 2e classe (sauf le dimanche, pour la messe de mariage), de 3e classe et de 4e classe. Une messe votive de 3e classe peut se célébrer un jour liturgique de 3e classe et de 4e classe.

La messe votive du Sacré-Cœur, le premier vendredi de chaque mois, est permise comme messe de 3e classe dans les églises où ont lieu, ce jour-là, des exercices de piété en l'honneur du Sacré-Cœur. Elle peut se dire les jours liturgiques de 3e *et* 4e classe. Elle comporte le *Gloria,* mais non le *Credo.* Sa couleur est obligatoirement le blanc, car seules les messes votives de 4e classe *lues* peuvent emprunter la couleur du jour (sauf si la couleur liturgique qui leur est assignée est le violet ou, pour les messes de *Requiem,* le noir).

Si le premier vendredi il n'y a pas d'exercice en l'honneur du Sacré-Cœur, on ne peut dire la messe votive du Sacré-Cœur qu'en l'occurrence d'une férie de 4e classe. C'est alors une messe votive de 4e classe, sans *Gloria* ni *Credo,* qui comporte la couleur blanche (mais, si elle n'est pas chantée, on peut prendre la couleur du jour, le *vert*).

Petit Office, Benedicite, Rosaire

Q. — 1° Serait-il possible, à l'intention des religieuses qui récitent le Petit Office de la Sainte Vierge, de noter les incidences des nouvelles rubriques, notamment en ce qui concerne la distribution et l'anticipation des heures, notamment des Laudes. Plusieurs prêtres consultés ont des opinions divergentes. Et c'est une opération assez laborieuse que de modifier les horaires et les habitudes d'une communauté...

2° La question s'est posée dans une communauté de religieuses et au Grand Séminaire même, des prières avant et pendant le repas les trois derniers jours de la Semaine Sainte : « *Christus factus est...* » Comment les distribuer désormais ?

3° La diversité des manières de faire quant à la récitation du Rosaire est étonnante. Je sais bien qu'une formule de piété populaire n'appelle sans doute pas la même rigueur qu'un exercice proprement liturgique. La question se pose cependant ; elle m'a été souvent posée par des fidèles et même par des prêtres : Quelle est la manière authentique de dire le Rosaire ?

R. — 1° L'édition typique du bréviaire romain (5 avril 1961) donne évidemment le petit office de la Sainte Vierge dans sa nouvelle ordonnance (p. 141-151). Déjà, l'Instruction du 5 octobre 1960 aux éditeurs pontificaux avait indiqué les modifications à y apporter :

— on double toujours les antiennes ;

— on supprime *Ave, Maria* au début des Heures, — la mémoire des saints à Laudes et à Vêpres, — *Kyrie, Christe, Kyrie* avant les oraisons ;

— chaque Heure se termine comme dans le grand office : *Dominus vobiscum* ou *Domine, exaudi...*, *Benedicamus Domino, Fidelium animæ*, mais à Complies ce dernier verset est remplacé par la bénédiction *Benedicat et custodiat...*, suivie de l'antienne à la Vierge selon le temps liturgique.

— Il est précisé en outre que *Laus, tibi, Domine...* se dit jusqu'à Complies inclusivement du Samedi Saint (et non plus, comme avant, jusqu'à None de ce même jour). Les jours où l'on dit le *Te Deum*, on ajoute *Gloria Patri* et la réclame après le deuxième répons.

Dans la disposition des textes (outre les nouvelles graphies, p. ex. *Genetrix*), on a placé Vêpres et Complies après None.

Rien n'est indiqué en ce qui concerne l'horaire de la récitation. On suit les règles générales que le code donne pour le grand office (nn. 142-147). Les Matines peuvent être anticipées *ex iusta causa* à partir de 14 heures. Laudes étant une *prière du matin*, ne s'anticipe pas plus que dans l'office canonial.

Il convient de répartir les Heures au cours de la journée, à la sanctification de laquelle elles doivent contribuer. Il n'est pas recommandé de grouper les petites Heures dans la matinée, avant ou après la messe. Ainsi, dans une communauté, la récitation du petit office s'effectuait en deux fois : Prime, Tierce, Sexte et None avant la messe, — Vêpres, Complies, Matines et Laudes à la suite au début de l'après-midi ! Ceci n'est pas « louable ». Il y a dans certaines communautés un effort à faire pour répartir l'office au cours de la journée. Cela semblerait relativement facile. Mais il faut vaincre les habitudes que l'on qualifie de « coutume », lesquelles conduisent à des absurdités telles que le fait de dire à deux heures de l'après-midi la prière du lendemain matin !

2° *Prières de la « Benedictio Mensæ »*. — Le Jeudi Saint : *Christus factus est... usque ad mortem.*

Le Vendredi Saint : *Christus factus est... mortem autem crucis.*

Rien n'est changé par conséquent pour ces deux jours.

Samedi Saint : *Principes sacerdotum et pharisæi munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus* (au début et à la fin du repas), ainsi que l'indique l'*Ordo Hebdomadæ Sanctæ instauratus* (édition typique, p. 142). L'oraison finale est celle du jour, *Concede...* On prévoit le cas où la veillée pascale, anticipée, serait suivie d'un repas avant minuit : prendre les prières de Pâques.

3° *Rosaire.* — Ne parlons ici que du rosaire (chapelet) de S. Dominique, le plus connu. Il y a au moins *dix* sortes de chapelets, dont les grains sont diversement distribués, tous reconnus par l'Eglise, et enrichis d'indulgences.

Le rosaire (psautier de Marie) se compose de quatre éléments essentiels :

— la récitation de 150 *Ave, Maria* ;

— ordonnés entre eux par mode de dizaines ;

— lesquelles sont précédées d'un *Pater* ;

— récitation qui devra être accompagnée de la méditation des quinze mystères de la vie de N.-S.

Les seules prières qui composent essentiellement le rosaire, et donc les seules obligatoires pour le gain des indulgences sont : 1° le *Pater* ; 2° les dix *Ave* dont se compose chaque dizaine.

Une coutume fort ancienne (plusieurs fois séculaire) a fait ajouter *Gloria Patri* à la fin de chaque dizaine (en certains lieux *Requiem æternam* quand le rosaire est dit pour un défunt). Pratique très louable, à peu près universellement établie, mais qui est facultative quant au gain des indulgences.

Par qui et quand furent ajoutées les « prières préparatoires » (*Credo, Pater,* 3 *Ave, Gloria*) ? Je confesse mon ignorance sur ce point. N'y aurait-il pas tout simplement confusion entre le rosaire de saint Dominique et le chapelet de sainte Brigitte (lequel se compose régulièrement de *six* dizaines et se récite ainsi : un *Pater,* dix *Ave,* un *Credo* pour chaque dizaine ; puis on ajoute un *Pater* et trois *Ave*). Sur ces quatre grains qui *terminent* le chapelet brigittain n'aurait-on pas récité *au début* du rosaire de S. Dominique un *Pater* et trois *Ave,* le tout précédé d'un *Credo* ? Supposition plausible (même si l'on récite, comme l'y autorise la S. C. des Indulgences par son décret du 20 mai 1886, le chapelet brigittain en *cinq* dizaines d'un *Pater,* dix *Ave* et un *Credo, sans* les prières finales).

L'appellation « mystères » est traditionnelle. Ne sont-ce pas d'ailleurs les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption que nous fait surtout méditer le rosaire ? Il n'en reste pas moins qu'on ferait bien d'expliquer quelquefois aux fidèles ce que sont ces « mystères » et cette appellation.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Jean FRISQUE. — **Oscar Cullmann** : Une Théologie de l'Histoire du Salut. — « Cahiers de l'actualité religieuse ». — In-8 de 280 pages, jaq. ill. coul. 13,50 NF. — Casterman.

Professeur aux universités de Bâle et de Paris, Oscar Cullmann est un de ces rares esprits qu'une secrète fidélité à eux-mêmes invite un jour à livrer, d'un seul jet, les articulations majeures de leur pensée. L'exégète est brillant. Pourtant, l'intérêt de l'œuvre ne s'arrête pas là. Une question fondamentale ne cesse d'être posée : celle des rapports entre la Révélation de Dieu en Jésus-Christ et l'Histoire du Salut.

Les travaux d'Oscar Cullmann, qui est luthérien, touchent constamment à l'essentiel du dialogue œcuménique. « Christ et le temps », « Saint Pierre », « La Tradition » ont suscité dans le monde catholique un intérêt considérable. L'œuvre est difficile ; une lecture rapide fait courir le risque de prendre un itinéraire matériellement identique, cachant en fait des divergences profondes.

L'auteur n'a pas eu l'ambition de tout dire : il introduit à la pensée de Cullmann, en donnant les principes qui commandent son exégèse et sa théologie du salut. Il assume ensuite la tâche délicate de préciser les termes d'un éventuel dialogue critique.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 19 septembris 1961
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

Gaston SALET, S. J.

PLUS PRÈS DE DIEU : IV

Brèves réflexions pour les dimanches et fêtes

Un volume (12 × 19 cm)............. **6,30 NF.**

Faisant suite aux trois tomes de **Méditations sur l'Evangile** [1], ces **Méditations sur la vie chrétienne** abordent les grands thèmes d'intérêt essentiel : *Recherche de Dieu — Personne du Christ Sauveur — Epreuves et grandeurs du chrétien.*

[1] T. I : 6 NF. — T. II : 5,40 NF. — T. III : **6,30 NF.**

●

Pour préparer vos méditations et prédications de la Toussaint

W. R. GLEASON, S. J.

LE MONDE A VENIR : Les fins dernières

Un volume paru en 1960 dans la collection « Théologie Pastorale et Spiritualité » **9,75 NF.**

Les fins dernières, la mort, le jugement, le purgatoire, le ciel, l'enfer, la résurrection de la chair. L'auteur renouvelle le sujet en mettant au centre de chacun de ses exposés Jésus-Christ, centre et fin de l'histoire.

M. JUGIE, A. A. : **LE PURGATOIRE et les moyens de l'éviter**, 410 pages........ **9,00 NF.**

S. Exc. Mgr A. CHOLLET : **NOS MORTS. Ceux du foyer au Ciel, au Purgatoire.** 366 pages .... **7,50 NF.**

Ce que deviennent « Nos Morts » et comment ils demeurent les compagnons fidèles de notre route.

MONSABRE, O. P. : **LA VIE FUTURE** 300 pages .... **6,00 NF.**

La mort, le jugement, le purgatoire, le ciel, l'enfer.

« CAHIERS LAENNEC »

LA REGULATION DES NAISSANCES

2 cahiers (19 × 24 cm), ensemble...... **9,00 NF.**

Ces pages mettent à la disposition du prêtre une documentation essentielle et une réflexion théologique adaptée qui lui donnent des réponses pertinentes aux objections courantes.

Histoire de la contraception (*Riquet*) — Expériences étrangères (*de Lestapis*) — Propos d'un démographe (*D*[r] *Sutter*) — Données récentes sur l'ovulation (*D*[r] *Dubost*) — Responsabilité du médecin (*Dorge*) — Education des futurs époux (*D*[r] *Cordier*) — L'Enseignement de l'Eglise, distinction entre moyens naturels et antinaturels (*Simonnet, S. J.*).

●

Pour le mois du ROSAIRE

Jean ROCHE, S. J. : **LE SILENCE DE LA VIERGE** **6,75 NF.**

Méditations originales et de ton moderne sur le « *Oui* » de la Vierge, dont l'existence ne fut qu'une docilité persévérante au « *Vouloir* » du Père des Cieux.

Louis RUY : **LE ROSAIRE DU CORPS MYSTIQUE** **1,00 NF.**

Comment incorporer nos oraisons personnelles dans la prière universelle du Corps Mystique.

M. A. FAUVARQUE, O. P. : **Sur les pas du Christ : LE ROSAIRE** .... **4,80 NF.**

Méditations sur les mystères du Rosaire, avec l'Evangile pour base, qui aideront efficacement à la persévérance des jeunes.

GERLAUD, O. P. : **LE ROSAIRE DANS LE ROYAUME DE DIEU** .... **1,50 NF.**

Le rosaire, résumé de l'écriture sainte, médité à l'aide des textes de l'Evangile.

PARIS VI[e] **P. LETHIELLEUX** EDITEUR 10, Rue CASSETTE

Editions CASTERMAN

Vient de paraître :

JOURNAL D'UN PRÊTRE D'APRÈS-DEMAIN

de l'abbé CALIPPE

présenté par Emile Poulat

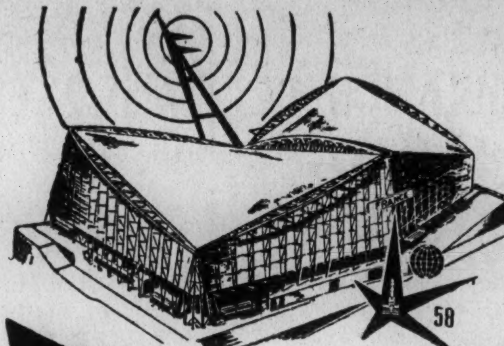
Chargé de recherches au C.N.R.S.

« Un document qu'on peut dire sensationnel, accompagné d'un commentaire susceptible d'en éclairer toute la portée... On a peine à croire que ce texte est du début du siècle. Nous y voyons comment, dès les prodromes de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il s'est trouvé des prêtres français assez hardis pour envisager des circonstances où l'Eglise se trouverait face au monde, sans le lien intermédiaire d'une chrétienté plus ou moins docile à ses propres inspirations. Ce n'est pas seulement certaines des expériences les plus récentes qui sont là comme évoquées à l'avance, mais ce sont les problèmes qu'elles devaient poser qui se trouvent déjà indiqués et médités. »

SCRUTATOR.

Collection « *Religion et Sociétés* »

14 X 20 cm., 336 pages, couverture illustrée et vernie, **13,50 N.F.**



ÉLECTRIFICATION DES CLOCHES

HORLOGERIE POUR ÉDIFICES

LE CARILLON ÉLECTRIQUE

BODET

INGÉNIEURS ICAM & ESE

TRÉMENTINES (Maine-et-Loire) TÉL. 28

LES APPAREILS **BODET** ONT ÉQUIPÉ LE PAVILLON DE LA FRANCE A BRUXELLES POUR SONNERIES, HEURES ET CARILLONS

Dans toute la France, un technicien à votre porte pour étude, installation et surveillance des appareils.

CHAUFFAGE DOMESTIQUE

à air pulsé

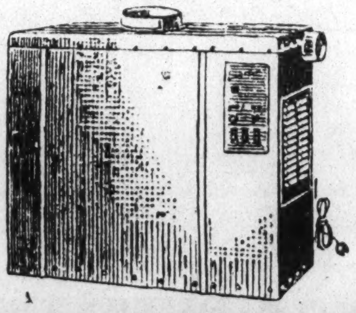
AERO-BRULEURS AUTOMATIQUES

EXCELSIOR

Ets GOULLIOUD

5, rue Saint-Fulbert, LYON

ou votre installateur habituel



Librairie P. TEQUI, 82, rue Bonaparte, PARIS-6

C. C. P. Paris 386-21

R. Verneaux

PROBLÈMES ET MYSTÈRES DU MAL

(2e Edition)

Prix, **8,00** NF. ; Franco, **8,90** NF.

Aperçus Métaphysiques, Théologiques, Moraux

L'Auteur des **Leçons sur l'Existentialisme,** *ouvrage déjà classique, traite ici du mal selon les vues les plus classiques de la Philosophie chrétienne, ne laisse dans l'ombre aucune question essentielle. Il aborde tous les aspects, si divers, d'un des problèmes les plus troublants qui se posent à l'homme.*

VOTRE MISSION TEMPORELLE

vous l'accomplirez mieux encore

Si vous pratiquez, pendant quelques minutes, à divers moments de la journée,

LA MÉTHODE PELMAN

de psychologie appliquée,

moderne, complète, sûre,

parce qu'elle est toujours *volontairement* maintenue à la pointe du progrès scientifique. Elle vous fera bénéficier d'une expérience psychologique *mondiale* incomparable pour équilibrer et développer toutes les fonctions de l'intelligence, de la sensibilité et du caractère : *mémoire, concentration, volonté, imagination créatrice, expression orale ou écrite, puissance de travail, force de caractère, confiance en soi, envergure, autorité...*

Nombreux conseils pratiques pour vous et vos fidèles.

Des prêtres, des missionnaires, des supérieurs de Séminaire, deux cardinaux... ont appliqués la Méthode Pelman et nous ont félicités.

VRAI COURS INDIVIDUEL PAR CORRESPONDANCE sous la direction *permanente* de professeurs de Faculté et de spécialistes en psychobiologie.

Demandez, sans engagement et gratuitement, documentation et brochure **AM 7** contre 2 timbres à

INSTITUT PELMAN
de psychologie appliquée
176, Boulevard Haussmann
PARIS - 8e

Londres, Amsterdam, Melbourne, New-York, etc...

EN VENTE A « L'AMI DU CLERGÉ »

P. FOURNIER

PETITE HISTOIRE DE MA RELIGION

Comprend l'*Ancien Testament* (J.-C. préparé), le *Nouveau Testament* (J.-C. venu), l'*Histoire de l'Eglise* (J.-C. continué) jusqu'à notre époque.

In-16, 192 p. : 2 NF

M. TREMEAU, O. P.

PÉDAGOGIE CATECHISTIQUE

Précis de Catéchistique

In-8, 280 p. : 4 NF. — Fco : 4,50 NF.

---

le chauffage des églises

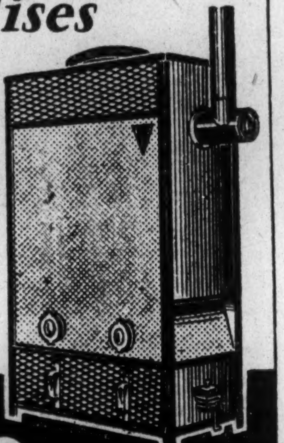
résolu par le

CALORIFÈRE A MAZOUT

AERCO

A AIR SOUFFLÉ

Nombreuses références



ETABLts **ENNCO** CONSTRUCTEURS

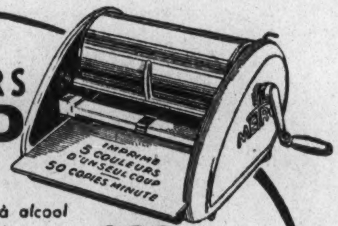
88, AV. A.-DUTRIEVOZ - TEL. 52.82.48

VILLEURBANNE (RHONE)

NOUS CONSULTER EGALEMENT POUR LE CHAUFFAGE DES ECOLES, CINEMAS, SALLES PAROISSIALES, ETC...

DUPLICATEURS MÉTRO PARIS-2 50, R. ÉT. MARCEL

LES DUPLICATEURS **MÉTRO** vous présentent :



1° **"LE CADDIE"** à alcool — SIMPLICITÉ ROBUSTESSE PRÉCISION — **229.00 NF**

2° **"LE CLUB"** à alcool — Aux qualités du Caddie s'ajoutent sa démultiplication et ses pressions variables. (Grandes possibilités) — **350.00 NF**

3° **"LE RACER"** à alcool — Prise automatique Pressions variables Compteur Réservoir sélectif d'alimentation (Grand Rendement) — **586.00 NF**

Tous nos prix s'entendent TTC franco de port et d'emballage

Exportation tous pays

Matériel agréé et recommandé par l'Institut Pédagogique

Fournisseur des Grandes Administrations et des Collectivités

DOCUMENTATION CL GRATUITE SUR DEMANDE

Documentez-vous sur nos duplicateurs **STENCILS ET ALCOOL**

DUPLICATEURS **MÉTRO** S.A. 50, RUE ETIENNE MARCEL PARIS-2e

Téléphone : CEN. 98-17 et 38-30 — Succur. METZ, 22, Av. Leclerc de Hauteclocque

---

VITRAUX

Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)

Maison de Confiance-Fondée en 1860

Travaux soignés - Prix raisonnables

LIBRAIRIE R. BOURDON

75, rue de Rennes - Paris-6e

Achat et vente de

LIVRES D'OCCASION

Envoi gratuit sur demande de notre liste d'achat

VITRAUX

DALLE DE VERRE

Exécution, Restauration

Atelier THOMAS — Tél. 13.31

78, Av. de Chabeuil, VALENCE (Drome)

LOURDES

PALAIS DU ROSAIRE

MAISON CATHOLIQUE

LISIEUX

Objets de piété

L'HIVER EST LA!...

Chauffez vite maintenant...

VOS ÉGLISES et SALLES D'ŒUVRES

par l'air chaud pulsé **"ETNA"**

Ets. GUIGUET - Chalon-sur-Saône (SAONE-ET-LOIRE)

Se recommander de la revue

DEVIS GRATUIT

BOUYER

assure la bonne diffusion de votre parole et propose des ensembles peu coûteux pour églises et chapelles.

Demandez la notice n° 17

Installateurs dans toute la France

BOUYER
ÉLECTRO-ACOUSTIQUE

B. P. 2 Montauban (T.-et-G.) Tél. : 63.18.80
8, rue du Dôme, PARIS (XVIe) PAS. 70-34

ELECTRIFICATION DE CLOCHES

MAMIAS — 35 années de spécialisation et d'expérience

- ★ CLOCHES - BEFFROIS - APPAREILLAGE ELECTRIQUE
- ★ HORLOGERIE MONUMENTALE
- ★ CORRECTION ELECTRONIQUE DE L'HEURE - RECEPTEUR « **SYNCHRONEX** »

Label Création 1960 — XIe Salon International de L'Horlogerie

■

MAMIAS - La référence qui ne ment pas
Des prix honnêtes et suivis
7.000 références - 25.000 Appareils en service

■

- ★ SONORISATION D'EGLISES

DISTRIBUTEUR-INSTALLATEUR « **BOUYER** »

MAMIAS **GAGNY** (S.-&-O.)
TEL. 927 - 19 - **38**